

John Lockhart

Hamau 1800

L E

JOUEUR,

TRAGÉDIE

BOURGEOISE,

Traduite de l'Anglois.



A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. LXVII.



L'OPERA
DES
GUEUX.

FOR PAPER

GOVERNMENT



AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

LA célébrité de quelques
Drames Anglois , imprimés
séparément , a fait naître le
dessein de les recueillir , pour
servir de supplément au théa-
tre qu'a donné M. de la
Place. Des sept Pièces que
contient ce Recueil , trois
n'avoient point encore été
traduites , & on a corrigé
l'ancienne traduction de deux

*autres. Le goût que la Nation
témoigne pour les Ouvrages
dramatiques , donne lieu de
croire que ces deux Volu-
mes éprouveront de la part
du Public un accueil favo-
rable.*

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT.

EN donnant cette Traduction au Public, j'aurois tâché de l'accompagner de quelques Réflexions sur la Tragédie Bourgeoise, si je n'eusse craint de répéter ce que d'autres en ont dit avant moi. Je fais d'ailleurs qu'un homme fort connu dans la République des Lettres doit faire imprimer incessamment une Dissertation qu'il a faite sur ce nouveau genre de Tragédie.

Il pourra paroître singulier

ij A V E R T I S S E M E N T.

que tous les Actes de celle-ci soient terminés par quelques Vers. En cela peut-être me suis-je conformé trop fidèlement à mon Original. J'ai cru cependant que je pouvois les hasarder, & qu'ils ne paroîtroient pas plus extraordinaires, que la Chanson qui se trouve dans le troisieme Acte. J'ai traduit aussi le Prologue & l'Epilogue, parce qu'outre leur singularité, ils me semblent donner quelque idée du génie Anglois.

Tout Traducteur dans sa Préface, rend en éloges à son Auteur ce qu'il lui fait per-

AVERTISSEMENT. iij

dre de son mérite dans la Traduction. C'est une espece de restitution involontaire qu'il lui fait. Quoique je ne soie pas sans craintes sur celles que j'ai sans doute à faire à l'Auteur Anglois, je n'anticiperai cependant pas sur le Jugement du Public, en faisant l'éloge de cette Tragédie. Le sentiment, le pathétique, la vivacité de l'action, l'enchaînement des scenes, les situations théatrales, l'intérêt surtout, l'ame de tout Ouvrage Dramatique, & qui dans celui-ci est porté à un degré suprême, s'y feront assez remarquer, sans

iv AVERTISSEMENT.

que je prétende les faire appercevoir à un Lecteur éclairé. J'aurois seulement souhaité pouvoir lui apprendre quelques particularités sur l'Auteur , mais j'ai fait à ce sujet de vaines recherches ; tout ce que je puis dire de certain, c'est que cette Tragédie est moderne , qu'elle a été imprimée à Londres en 1753 , & qu'elle a eu le plus grand succès sur le Théâtre de Drury-Lane.

PROLOGUE

PROLOGUE
DE LA TRAGÉDIE
DU JOUEUR,

FAIT & prononcé par Monsieur
GARRICK. (a)

TEL que le fameux Chevalier de la
Manche, qui la lance au poing, & porté
par un superbe Coursier, cherchoit par-
tout les Enchanteurs pour les extermi-
ner, tel notre Poëte, monté sur Pe-
gaze, & armé de toutes pieces, relance
jusques dans son antre le monstre du Jeu,
& l'appelle au combat. Le premier n'at-
taquoit dans sa fureur que des Moulins
à vent & des Géans imaginaires; celui-
ci combat une passion profondément en-

(a) Célèbre Acteur Anglois.

Tome I.

A

racinée dans notre ame , une passion qu'on condamne & qu'on aime , & dont les chaînes pesantes paroissent , par un secret & magique pouvoir , agréables & légères à ceux qui les portent. C'est pour nous sauver des charmes de cet Enchanteur , c'est pour arracher de ses bras nos femmes & nos filles , que notre Poëte , nouveau Dom Quichotte , a pris les armes.....

O vous , jeunes beautés , défendez-vous des pièges funestes de ce monstre ! Son subtil poison flétrit les yeux les plus brillans : son souffle mortel dessèche les fleurs du teint le plus aimable. L'enjouement , la douceur & l'amour se changent en frénésie : la tendre Colombe devient un Oiseau de proie. Puisse notre valeureux Défenseur rompre l'enchantement ! Puisse-t-il replonger ce monstre affreux dans les abymes du Tartare !

O vous , esclaves d'une vile passion , victimes d'un aveugle hasard , reveillez-

PROLOGUE.

*vous enfin , arrachez le bandeau funeste
qui vous couvre les yeux. Courbés sous
le poids de vos fers , osez les briser. N'at-
tachez plus votre fortune aux caprices
d'un dez , aux perfides promesses d'une
carte. Délassez-vous par de plus nobles
amusemens ; payez d'autres dettes que
des dettes d'honneur : secouez le joug de
l'infamie , votre gloire l'ordonne. Ci-
toyens inutiles , Parens dénaturés , ren-
trez dans le sein de votre Patrie & de
vos familles , qui vous avoient perdus.*

*Si ma Muse opéroit parmi mes Com-
patriotes un si heureux changement , quel
bon Citoyen n'en seroit charmé ? Hom-
mes vertueux , secondez-moi , ce foible
essai ne sera pas sans fruit.*





ACTEURS.

BEVERLEY.

M.^{de} BEVERLEY, sa femme.

CHARLOTTE, sœur de Beverley.

LEWSON, Amant de Charlotte.

STUKELY.

JARVIS, ancien Maître d'Hôtel de
Beverley.

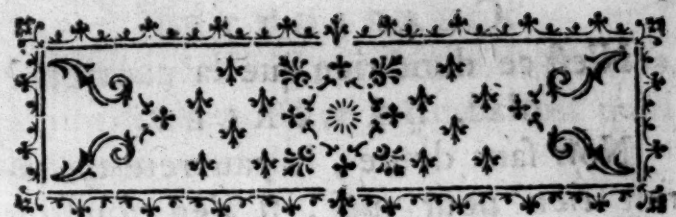
BATES.

DAWSON.

LUCIE, Suivante.

Un Laquais.

La Scene est à Londres.



LE JOUEUR,
TRAGÉDIE BOURGEOISE.



ACTE I.

SCÈNE I.

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE.

Madame BEVERLEY.

NON SOLEZ - vous, ma chere
C Charlotte : tout peut encore
changer de face. Ce logis pa-
roît déjà plus riant à mes yeux. O ma
sœur ! si j'étois la seule malheureuse,
si je n'avois à regretter que la perte de
ma maison, de mon équipage, & d'une
vaine parure, si je n'avois à m'affliger
que d'avoir renvoyé mes gens, votre
pitié seroit une foiblesse.

A iij

LE JOUEUR,
CHARLOTTE.

N'est-ce donc rien que la pauvreté ?

Mad. BEVERLEY.

Non sans doute, la pauvreté ne feroit rien pour moi, si j'en souffrois seule. Lorsque nous avons été dans l'abondance, j'étois la plus heureuse des femmes riches ; à présent que notre sort est changé, que j'aie de quoi subsister, que j'aie le cœur de mon époux, & je serai la plus heureuse des femmes pauvres. Ce logis tout dépouillé qu'il est, semble ne redemander que la présence de son Maître. Quels regards vous jetez sur moi, Charlotte !

CHARLOTTE.

Je cherche à pouvoir haïr mon frere.

Mad. BEVERLEY.

Quels propos vous me tenez !

CHARLOTTE.

Ne vous a-t-il pas abandonnée ? O la funeste passion que celle du jeu ! Ne devoit-il pas se contenter de jouer comme il faisoit, jusqu'à quatre ou cinq heures du matin ? N'étiez-vous pas assez malheureuse de veiller si avant dans la nuit pour l'attendre ? Falloit-il encore qu'il la passât aujourd'hui toute entiere ! Je veux apprendre à le détester.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 7

Mad. BEVERLEY.

Que ce ne soit pas du moins pour sa première faute. C'est la seule fois qu'il n'est pas revenu.

CHARLOTTE.

La seule fois ! Non, non, désabusez-vous. Depuis long-temps le sommeil est banni de ses yeux. Que de vertus un seul vice a étouffés en lui ! Que je crains aussi que sa tendresse..... Il fut un temps, ma sœur.....

Mad. BEVERLEY.

Ce temps existe encore. Je ne crains point la perte de son cœur. S'il pouvoit seulement se sauver.

CHARLOTTE.

Du précipice où l'entraînent ses indignes amis ; c'est impossible. Hélas ! son pauvre enfant ! que va-t-il devenir ?

Mad. BEVERLEY.

Ce qu'il deviendra ? La nécessité lui fera trouver des ressources. Les fautes de son père le rendront plus sage. La résignation de sa mère fera pour lui une leçon de patience & de courage. La pauvreté n'est pas si effrayante que vous vous l'imaginez. Il n'est aucun état dans la vie, où l'on ne puisse être heu-

8 LE JOUEUR,

reux, quand on jouit de la paix & de la santé. Le Vigneron que l'Aurore rappelle au travail, goûte avec plus de charmes le repos de la nuit. Son pain en a plus de saveur; il trouve sa cabane plus aimable; sa famille lui en est plus chère, ses délassemens plus agréables. Il se réveille le matin avec le Soleil; le soir, il se couche avec lui. Tous les états ont leurs agrémens, quand la douce satisfaction habite dans le cœur. Mais mon pauvre Beverley n'en connoît aucune. La pensée d'avoir ruiné ce qu'il aime, fera toujours le supplice de sa vie. Que je voudrois arracher de son cœur cette funeste pensée!

CHARLOTTE.

Si lui seul étoit ruiné, son châtement seroit bien juste. C'est mon frere, il est vrai, mais quand je pense à tout ce qu'il a fait, aux biens que vous lui avez apportés, à ceux qu'il avoit lui-même, & qu'il a sacrifiés à la plus vile des passions, & prodigués avec les plus vils de tous les hommes; je ne me possède plus, il n'a point touché, m'a-t-il dit, au peu de bien que j'ai entre ses mains. Je voudrois en être sûre.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 9

Mad. BEVERLEY.

Vous pouvez l'être.... Ce seroit un crime d'en douter.

CHARLOTTE.

Je veux m'en assurer. J'ai eu tort de le lui confier. Mais je le lui redemanderai ce matin même. J'en ai un bien triste motif.

Mad. BEVERLEY.

Quel est-il ?

CHARLOTTE.

Celui de soutenir une sœur.

Mad. BEVERLEY.

Non, je n'en ai pas besoin. Reprenez-le, mais pour en récompenser un fidel Amant. Le généreux Lewson mérite bien davantage. Pourquoi différez-vous de le rendre heureux ?

CHARLOTTE.

Parce que ma sœur est malheureuse.

Mad. BEVERLEY.

N'en croyez rien, mes Bijoux me restent encore, je les vendrai pour fournir à nos besoins ; & quand cette ressource nous manquera, ces mains travailleront à notre subsistance. Le pauvre doit être laborieux..... Vous pleurez, Charlotte ?

Oui, je pleure. Votre sort m'arrache des larmes.

Mad. BEVERLEY.

Consolez-vous ; tout n'est pas encore perdu ; & quand tout le seroit , ma tendresse me restera : je lui ouvrirai les bras pour l'y recevoir. Plaindrez-vous alors votre sœur ?

CHARLOTTE.

Guérissez-le seulement de cette passion funeste , & la succession de votre Oncle peut réparer tout.

Mad. BEVERLEY.

Oui, Charlotte, si nous pouvons l'en guérir, mais l'indigence seule en est le remède ; & la perte d'une autre fortune ne feroit qu'augmenter sa honte & sa douleur. M. Lewson viendra-t-il ce matin ?

CHARLOTTE.

Il me l'a promis hier au soir. Il a, dit-il, quelques soupçons sur notre ami Stukely.

Mad. BEVERLEY.

Il n'accuse certainement pas sa probité ; je fais qu'il aime le jeu, mais sûrement il est honnête homme.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 11

CHARLOTTE.

Il voudroit bien qu'on eut de lui cette idée : voilà pourquoi j'en doute. La probité se fait rendre justice sans la demander.

SCENE II.

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE,
LUCIE.

Mad. BEVERLEY.

QU'Y a-t-il, Lucie ?

LUCIE.

C'est votre Maître (a) d'Hôtel, Madame, je n'ai pas eu le cœur de l'empêcher d'entrer : le bon homme m'en a tant supplié. (Lucie sort.)



(a) Madame Beverley a dit au commencement de la première Scène, qu'ayant tout perdu, elle avoit été obligée de renvoyer ses gens.

SCENE III.

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE,
JARVIS.

Mad. BEVERLEY.

A Quoi pensez-vous, Jarvis ? Je vous
avois prié de ne plus paroître ici.

JARVIS.

Me l'aviez-vous ordonné, Madame ?
Je suis vieux, je l'ai oublié. Peut-être
aussi m'avez-vous défendu de pleurer ?
mais je suis vieux, Madame, & l'on
oublie aisément à mon âge.

Mad. BEVERLEY, *à Charlotte.*

Quelle fidélité dans cet homme !
Qu'il me touche !

CHARLOTTE *à Mad. Beverley.*

C'est une cruauté que de lui avoir
défendu de venir ici.

JARVIS.

Je ne me reconnois plus dans ces
appartemens. Tout me paroît différent
de ce que j'ai vu dans la maison de
mon jeune Maître ; & cependant j'y ai
vécu vingt-cinq ans. Quel honnête
homme il avoit pour pere ! Il ne m'au-
roit pas ainsi renvoyé.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 13

Mad. BEVERLEY.

Il n'eut aucune raison pour le faire,
Jarvis.

JARVIS.

Je l'ai servi fidèlement tout le temps
qu'il a vécu. A sa mort, il m'a recom-
mandé à son fils. Je lui ai été aussi
fidele.

Mad. BEVERLEY.

Je le fais, Jarvis, je le fais.

CHARLOTTE.

Nous le savons l'une & l'autre.

JARVIS.

Je suis vieux, Madame, & n'ai pas
long-temps à vivre. Je ne lui deman-
dois que la grace de mourir à son ser-
vice, & il m'a renvoyé.

Mad. BEVERLEY.

N'en parlons plus, je vous en prie.
C'est sa pauvreté que vous devez ac-
cuser.

JARVIS.

Sa pauvreté ! Quoi donc est-il si
pauvre ? Oh ! il faisoit la joie de
mon cœur, & de mes vieux jours
Mais ses Créanciers lui ont-ils donc
tout enlevé ? Ont-ils aussi vendu
sa maison ? Lorsque son pere la fit bâ-

tir, il étoit encore à la lisière. Il me carressoit, je le prenois dans mes bras : Jarvis, me disoit-il, lorsqu'un pauvre me demandoit l'aumône, pourquoi y a-t-il des pauvres ? Vous ne serez jamais pauvre, Jarvis : si j'étois Roi, il n'y auroit point de pauvres. Et lui-même l'est aujourd'hui ! Il étoit si bon ! Que c'étoit un aimable enfant !

Mad. BEVERLEY.

Parlez-lui, Charlotte, pour moi je ne le puis.

CHARLOTTE.

Quand j'aurai essuyé mes larmes.

JARVIS.

J'ai un peu d'argent, Madame ; j'en aurois d'avantage, si je n'avois aimé à faire du bien aux malheureux : tout ce que j'ai est à vous.

Mad. BEVERLEY.

Non, Jarvis ; nous en avons encore assez : Cependant je vous remercie, & voudrois mériter votre amitié pour nous.

JARVIS.

Mais verrai-je mon Maître ? Voudra-t-il me permettre de m'attacher à lui dans ses malheurs ? Je ne lui serai point à charge. Il me donnera la mort s'il me refuse. Où est-il, Madame ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 15

MAD. BEVERLEY.

Il n'est point à la maison ; vous le
verrez dans un autre moment.

CHARLOTTE.

Demain ou après - demain. Jarvis ,
quel changement ici !

JARVIS.

Oui , en vérité , Madame , mon cœur
en saigne de douleur. Cependant il me
semble. . . . Mais voici quelqu'un.

SCENE IV.

MAD. BEVERLEY , CHARLOTTE ,
JARVIS , STUKELY , LUCIE.

LUCIE.

M. Stukely , Madame. (*Lucie sort.*)

STUKELY.

Je vous souhaite le bon jour , Mes-
dames. Votre serviteur , M. Jarvis. Où
est mon ami , Madame ? (*A Mad. B.*)

MAD. BEVERLEY.

C'étoit à moi à vous faire cette ques-
tion. Ne l'avez-vous pas vu d'aujour-
d'hui ?

LE JOUEUR ;
STUKELY.

Non , Madame.

CHARLOTTE.

Ni la nuit dernière ?

STUKELY.

La nuit dernière ! Comment ! il n'est donc pas revenu ?

Mad. BEVERLEY.

Non ; ne l'avez-vous pas passée ensemble ?

STUKELY.

Je l'ai quitté hier sur le soir. Depuis je ne l'ai pas vu. Où peut-il s'être arrêté ?

CHARLOTTE.

Vous l'appellez votre ami , Monsieur , & vous encouragez la passion qu'il a pour le Jeu ?

STUKELY.

Vous m'avez déjà fait ce reproche , Madame , & je vous ai dit que mon plus grand chagrin étoit de ne pouvoir l'en guérir. M. Beverley est un homme , Madame ; & si les prières d'un ami ne peuvent rien sur lui , je ne connois pas d'autres moyens. J'ai partagé ma bourse avec lui , même aux dépens de ma fortune. Si c'est par-là que je l'ai encour-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 17

ragé, je mérite vos reproches : mais je suis bien résolu de l'arracher à cette passion.

Mad. BEVERLEY.

Je n'en doute pas, Monsieur, & je vous en remercie. Mais, où l'avez-vous laissé la nuit dernière ?

STUKELY.

Chez Wilson, Madame, & en assez mauvaise compagnie, si je dois le dire. Peut-être y est-il encore. M. Jarvis, je crois connoît la maison.

JARVIS.

Irai-je, Madame ?

Mad. BEVERLEY.

Non, il peut le trouver mauvais.

CHARLOTTE.

Il peut y aller comme de lui-même.

STUKELY.

M. Jarvis, au moins ne me nommez pas. Je suis en faute moi-même, & devrois cacher les fautes de mon ami. Mais je ne puis rien refuser ici.

(*Il fait une inclination
à Mad. B. & à Charl.*)

JARVIS.

Que je voudrois bien l'aller trouver !

Mad. BEVERLEY.

Allez-y, mais ne lui dites rien qui sente le reproche. Je ne lui en ai jamais fait.

JARVIS.

Que je souhaiterois bien plutôt lui donner quelque consolation !

(*Jarvis sort.*)

SCENE V.

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE,
STUKELY.

STUKELY.

NE vous allarmez pas ainsi, Madame. Tous les hommes font des fautes, & il vient un temps où ils les reconnoissent. L'heure de mon ami n'est peut-être pas encore venue. Mais il a un oncle, & il est un terme à la vie des Vieillards. Prenez courage, Madame. La perte d'une premiere fortune nous fait mieux connoître le prix d'une seconde.

(*On frappe à la porte.*)

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 19

Mad. BEVERLEY.

Ecoutons. Non : ce n'est pas lui, il ne frappe point si fort. Je prie le Ciel de le conserver.

STUKELY.

N'en doutez pas , Madame , il veillera aussi sur vous. Tout peut changer en bien.

(On frappe une seconde fois.)

Mad. BEVERLEY.

On frappe encore plus fort. Hola ! qu'on aille ouvrir. Aucun de mes gens ne me répondra-t-il ? N'y a-t-il donc personne ? Hélas ! à quoi pensois-je ! Je me suis oubliée moi-même.

CHARLOTTE.

J'y vais , ma sœur. Mais ne prenez pas de si vives allarmes.

(Charlotte sort.)

SCENE VI.

Mad. BEVERLEY, STUKELY.

STUKELY.

Quel accident extraordinaire avez-vous donc à craindre , Madame ?

Mad. BEVERLEY.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais je suis toujours dans cet état en l'absence de M. Beverley. Personne ne frappe, que je ne m'imagine qu'on m'apporte de mauvaises nouvelles.

STUKELY.

Vous vous inquiétez trop, Madame, pour une absence d'une nuit. Si de tristes pensées viennent vous troubler, car l'Amour est toujours soupçonneux, rappelez-vous votre mérite & votre beauté, & vous n'aurez plus de quoi vous allarmer.

Mad. BEVERLEY.

Quelles seroient ces pensées ? Je n'en forme point qui outragent mon Epoux.

STUKELY.

Ce seroit en effet l'outrager, Madame. Le monde est plein de calomnieux. Un méchant homme accuse les autres des vices qu'il se connoît à lui-même, & sous la méchanceté générale, cherche à cacher la sienne. Si vous êtes prudente, si vous voulez être heureuse, fermez l'oreille aux mauvais rapports. Ce seroit vous perdre que de les croire.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 21

Mad. BEVERLEY.

Ce seroit pis encore. Ce seroit d'ailleurs aller contre la conviction même : mais à quel sujet me tenez-vous ce propos.

STUKELY.

C'est pour vous mettre en garde contre ces faux rapports. La moitié des hommes se fait un plaisir du malheur d'autrui. Sur une seule faute ; ils noircissent & déchirent impitoyablement un homme. Si leurs calomnies vont jusqu'à vous , gardez-vous de les croire.

Mad. BEVERLEY.

Quelles calomnies ? D'où partent-elles ? Qui vous l'a dit ? Je n'ai rien appris.... ou tout ce que j'ai appris me confirme que , malgré ses écarts , Beverley m'est fidèle ; c'est ce qui fonde mon assurance , mon repos , & ma joie , au milieu de la tempête qui gronde autour de moi. Je ne perdrai cette assurance qu'avec la vie. (*Stukely baisse les yeux & soupire.*) Pourquoi soupirez-vous, Monsieur, & baissez-vous les yeux ?

STUKELY.

Je vous écoutois, Madame , & je ne sçai pourquoi j'ai soupiré. Peut être vous

ai-je témoigné trop d'inquiétudes.....
 Si cela étoit, n'en accusez que mon zèle
 & mon amitié, qui vouloit vous met-
 tre en garde contre les mauvais rapports :
 votre Epoux est outragé, est déchiré
 d'un maniere indigne..... Pour moi
 je jurerois de sa fidélité sur ma vie.

Mad. BEVERLEY.

J'en jurerois aussi sur la mienne. Qui
 en douteroit ? Mais n'en parlons plus.....
 Je me suis préparée, Monsieur.... Ce-
 pendant pourquoi cette précaution ?
 Vous êtes ami de mon Epoux. Je vous
 crois aussi le mien. Je vous regarde
 comme notre ami commun. (*elle s'ar-
 rête*) Aussi tout ce que vous m'avez dit
 ne m'a-t-il fait aucune peine.

STUKELY.

Plaise au Ciel, Madame, qu'il vous
 maintienne dans cette tranquillité ! J'ai
 voulu vous affermir contre les soupçons,
 sans vous donner d'allarmes.

Mad. BEVERLEY.

N'en ayez pas non plus, Monsieur.
 Qui vous a parlé de soupçons ? mon
 cœur s'y est toujours refusé.

STUKELY.

J'en suis charmé, Madame. Je vous

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 23
en dirois davantage, mais quelqu'un
vient.

SCENE VII.

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE,
STUKELY.

Mad. BEVERLEY.

QUI étoit-ce, Charlotte?

CHARLOTTE.

Quel cœur il a ce Jarvis!.... C'é-
toit un Créancier, ma sœur. Mais le
bon homme vous en a délivré.....
N'accablez point sa femme! Ne désol-
ez pas sa sœur, lui disoit-il! j'enten-
dois tout. Il est cruel, ajoûtoit-il, de
tourmenter les affligés..... & lors-
qu'il m'a vû à la porte, il m'a demandé
pardon de ce qu'un de ses amis avoit
frappé si fort.

STUKELY.

J'aurois voulu m'y trouver dans ce
moment. Ce Créancier demandoit-il
une somme considérable?

CHARLOTTE.

Je n'en fais rien; mais nous devons

mous attendre souvent à de pareilles visites Pourquoi vous vois-je plongée dans cet abattement , ma sœur ? Ce n'est pas-là un sujet de chagrin nouveau pour vous.

MAD. BEVERLEY.

Non, Charlotte, mais dans l'attente de Beverley, mon impatience me tue... J'y succombe Excusez-moi, Monsieur, je vais à ma chambre prendre, s'il m'est possible, quelque repos.

STUKELY.

Que la paix & la tranquillité vous y suivent, Madame.

SCENE VIII.

CHARLOTTE, STUKELY.

STUKELY (*à part.*)

MON projet a réussi. (*haut.*) Cette pauvre Madame Beverley ! que je suis sensible à son état !

CHARLOTTE.

Cherchez à l'en tirer, & je vous crois son ami.

STUKELY.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 25

STUKELY.

Et par quel moyen, Madame?

CHARLOTTE.

En guérissant ~~son~~ frere de sa passion. *mon*

STUKELY.

Faites-en donc auparavant un autre homme. L'avis est bon, & j'y penserai, Madame.

CHARLOTTE.

Je crains bien qu'il ne soit inutile, si ne suivant qu'une aveugle amitié, ou si par d'autres motifs, vous nourrissez sa passion en fournissant à son jeu, & si vous l'entretenez par votre propre exemple. Les Médecins, pour guérir de la fièvre, écartent des levres altérées de leurs malades les breuvages qui leur mettroient le feu dans le sang. Pour vous, vous les leur présentez.....
(on frappe.) Ecoutons, Monsieur....
A la violence de ces coups, c'est mon frere désespéré qui arrive.... ou bien c'est un Créancier.

STUKELY.

A peine s'est-on délivré d'un, qu'on en voit..... Mais quoi, c'est M. Lewson.

SCENE IX.

CHARLOTTE, STUKELY,
LEWSON.

LEWSON.

JE vous salue, Madame; votre serviteur, Monsieur. Je viens de vous chercher chez vous.

STUKELY.

Ce matin, Monsieur? Etoit-ce pour quelque affaire?

LEWSON.

Vous lui donnerez peut-être un autre nom. Où est M. Beverley, Madame?

CHARLOTTE.

Nous venons d'envoyer savoir où il est.

LEWSON.

Il est donc dehors? Il n'a pas coutume de sortir si matin.

CHARLOTTE.

Non, ni de rentrer si tard.

LEWSON.

Cela est vrai. J'en suis fâché. Mais M. Stukely nous dira peut-être où il est.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 27

STUKELY.

J'ai déjà dit, Monsieur..... Mais quelle affaire avez-vous avec moi ?

LEWSON.

J'ai à vous féliciter, Monsieur, sur vos derniers succès au jeu. Ce pauvre Beverley ! Mais vous êtes son ami, & c'est une consolation que d'avoir des amis heureux.

STUKELY.

Que voulez-vous dire par-là, Monsieur ?

LEWSON.

Le voici. Beverley étant pauvre, & ayant un ami riche..... Vous m'entendez.

STUKELY.

Je suppose que ces propos ne sont pas sans dessein. Dans un autre moment, Monsieur, je vous demanderai une explication.

LEWSON.

Pourquoi ne la voulez-vous pas sur le champ ? Je ne suis point un verbiageur. Une minute ou deux me suffiront.

STUKELY.

Mais non pas à moi, Monsieur. J'ai la conception dure ; il me faut du temps,

B ij

& je ne veux pas de témoins. La présence d'une Dame distrait d'ailleurs mon attention. Un autre jour vous me trouverez chez moi.

LEWSON.

A un autre jour donc.

STUKELY.

Je vous attends , Monsieur. Votre serviteur , Madame.

SCENE X.

CHARLOTTE, LEWSON.

CHARLOTTE.

Que voulez-vous donc lui dire par-là ?

LEWSON.

Je veux lui faire entendre que jé le connois.

CHARLOTTE.

Comment le connoissez-vous ? Ce ne sont peut-être que de simples soupçons.

LEWSON.

J'aurai bientôt des preuves.

CHARLOTTE.

Et quand vous en aurez, que prétendez-vous faire? Voulez-vous risquer votre vie pour le punir?

LEWSON.

Ma vie, Madame! rassurez-vous. Je suis cependant bien flatté de l'intérêt que vous y prenez. Mais qu'il vous suffise de savoir que je connois ce Stukely.... Je ne crois guere plus à sa probité qu'à son courage.

CHARLOTTE.

Mais que voulez-vous faire?

LEWSON.

Rien, jusqu'à ce que j'aie des preuves. Cependant mes soupçons sont bien fondés.... Mais il me semble, Madame, que le rôle que je joue ici n'est autorisé d'aucun titre. Si vous me permettiez d'appeller M. Beverley mon frere, ses intérêts seroient les miens. Pourquoi voulez-vous que je ne fasse que le personnage d'ami?

CHARLOTTE.

Vous connoissez mes raisons, & ne devriez pas me presser. Je suis toute de glace, dites-vous. Et comment voulez-vous que je soie, pendant que ma

pauvre sœur est dans un état affreux ?
Mon cœur saigne en la voyant souffrir,
& l'Amour n'aura de charmes pour moi,
que lorsque je verrai ses chagrins adou-
cis.

LEWSON:

Serai-je moins son ami, quand je
ferai son frere ? Je serois fâché de vous
dire quelque chose qui vous fit de la
peine. . . . Mais enfin, votre maison est
fortement ébranlée ; il faut l'étayer pour
prévenir sa chute. En croirez-vous mon
conseil ?

CHARLOTTE.

Oui, lorsque mon cœur ne sera plus
dévoreré d'amertumes. Mais changeons
de propos. Vous devez avoir à parler
ce matin à ma sœur. Elle est affaîsée
sous le poids de ses malheurs. Cepen-
dant jusqu'à ce jour, elle les a coura-
geusement soutenus.

LEWSON.

Où est-elle ?

CHARLOTTE.

Elle s'est retirée dans sa chambre....
Elle s'est évanouie.

LEWSON.

Je l'entends venir. Ne dites rien,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 31

Madame, de ce qui s'est passé entre Stukely & moi. N'ajoutons point à ses chagrins.

SCENE XI.

CHARLOTTE, Mad. BEVERLEY;
LEWSON.

Mad. BEVERLEY.

BON jour, Monsieur. J'ai entendu votre voix, & je crois que vous avez demandé de mes nouvelles. Où est M. Stukely, Charlotte ?

CHARLOTTE.

Il vient de s'en aller. Vous avez répandu bien des larmes, ma sœur. Mais voici un ami qui vous consolera.

LEWSON.

S'il a le malheur d'ajouter à vos peines, il vous en demande pardon d'avance, Madame. Votre maison & tous les meubles ont été vendus hier.

Mad. BEVERLEY.

Je le fais, Monsieur. Je connois trop le motif généreux qui vous engage à me le rappeler. Mais je vous ai déjà trop d'obligations.

B iv

Ce sont des bagatelles, Madame ; que vous mettez à trop haut prix. Pour vos meubles, je les ai achetés, & vous les remettrai. J'ai un ami plein d'estime pour vous, qui a beaucoup acheté & qui veut vous voir, avant de se rien approprier. Si une visite à cet ami ne vous faisoit point de peine, il souhaiteroit que ce fût ce matin.

Mad. BEVERLEY.

Non, en vérité, elle ne m'en fera point. La bonté de mes amis fait mon unique peine. Pourquoi m'obligent-ils au-delà de ce que je puis leur exprimer de reconnoissance.

LEWSON.

Votre temps viendra, Madame, de vous acquitter envers nous. J'ai un Carrosse qui attend à la porte. . . . Aurons-nous votre compagnie, Madame ? (*à Charlotte.*)

CHARLOTTE.

Non, mon frere peut revenir sur le champ. Je veux rester ici pour l'y recevoir.

Mad. BEVERLEY.

Il aura peut-être besoin d'un Conso-

lateur. Charlotte, au moins, ne lui faites aucun reproche. Nous ne serons pas long-temps dehors. . . Venez, Monsieur, puisqu'il faut que je vous aie tant d'obligations.

LEWSON.

Nous reviendrons dans une heure au plus tard. Vous trouverons-nous ici, Madame? (*à Charlotte.*)

CHARLOTTE.

Oui assurément.

SCENE XII.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

JE n'aime point du tout à sortir, surtout depuis. . . O mon frere! mon frere! Dans quelle misère il nous a plongées!



SCENE XIII.

La Scene change , & se passe chez Stukely.

STUKELY.

STUKELY.

C E Lewson me soupçonne , je n'en puis douter. Cependant , pourquoi me soupçonneroit-il ? Je parois ami de Beverley autant que lui Mais je suis riche J'en conviens , graces à la folie d'autrui & à ma propre sagesse. A quoi doit servir en effet la sagesse , si ce n'est à tirer parti des dupes ? Beverley est la mienne ; je le trompe & il m'appelle son ami Mais il faut que j'aille encore plus loin. Les bijoux de sa femme ne sont pas encore vendus. Il lui revient d'ailleurs une riche succession de son oncle. J'en veux à ces deux objets Il me reste ensuite à m'assurer d'un trésor inestimable J'aime sa femme Je l'aime avant qu'elle connut ce Beverley , mais je me suis contenté comme un sot ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 35

de ramper auprès d'elle, je n'osois l'approcher, Beverley est survenu & me l'a enlevée. . . . Jamais, jamais, je ne lui pardonnerai. Mon orgueil & mon amour sont outragés de son bonheur. Je vengerai l'un & l'autre. J'ai déjà inspiré à sa femme quelques soupçons. . . . Ils ont déjà pris dans son cœur. Si la jalousie peut refroidir sa tendresse, l'indigence peut faire succomber sa vertu. . . . Ma haine triomphe dans l'espérance. . . . Je fonde ma conquête sur ces bijoux; il les demandera à sa femme; ils passeront dans mes mains, & j'en ferai le prix de sa foiblesse. . . . Qu'y a-t-il, Bates?

SCENE XIV.

STUKELY, BATES.

BATES.

POURQUOI donc paroissez-vous si étonné de me voir? Nous sommes sous les armes & nous n'attendons plus que des ordres. Où est Beverley?

Il m'attend au rendez-vous que je lui ai donné hier au soir. Dawson est-il avec vous ?

BATES.

Oui , il est équipé comme un Gentilhomme. Il est fourni d'argent & de dez qui tromperoiént le Diable même.

STUKELY.

Quelle tête il a ce Dawson ! il ruineroit une Nation entière. Mais du reste, ces sortes de gens ont des façons si grossières , & le regard si sinistre , que je suis étonné que Beverley ne s'en défie pas.

BATES.

Il n'est pas question ici de leurs façons & de leur air sinistre. Donnez leur de l'argent pour fournir à leur jeu , & ils passeront pour d'honnêtes gens. La passion du jeu est si aveugle , qu'un Gentilhomme environné de frippons se croit en bonne compagnie.

STUKELY.

Et Guillaume, qu'en faites-vous ? ... Je suppose que c'étoit lui qui frappoit ce matin à la porte de Beverley , avec un billet à la main. Quel Rôle lui avez-vous donné ?

BATES.

Il doit frapper fort & faire du tapage.
Ne l'avez-vous pas vu ?

STUKELY.

Non , ce sot s'est laissé emmener par Jarvis. S'il fût entré , suivant l'ordre qu'il en avoit , le Billet auroit été acquitté. Voilà pourquoi j'attendois. J'ai besoin de donner une bonne idée de moi aux deux femmes ; car Lewson me soupçonne ; il me l'a fait entendre à moi-même.

BATES.

Que lui avez-vous répondu ?

STUKELY.

Peu de choses Que je le verrois bientôt pour m'expliquer avec lui.

BATES.

Il faut avoir les yeux sur cet homme-là. Mais quels Rôles avons-nous à jouer avec Beverley ? Dawson & la Troupe ne vous comprennent point.

STUKELY.

Peu m'importe. J'ai des desseins au dessus de leur foible portée. Il me voient lui prêter de l'argent, & ils en sont étonnés, esprits bornés qu'ils sont. Il faut que je fasse croire à Beverley qu'il m'a ruiné. Voilà mon projet.

BATES.

Et qu'arrivera-t-il de-là ?

STUKELY.

Oh ! c'est-là le point essentiel. Mais n'en parlons plus. Vous en saurez davantage ce soir. Il m'attend chez Wilson. J'ai dit à sa femme & à sa sœur qu'on l'y trouveroit.

BATES.

A quel sujet le leur avez-vous dit ?

STUKELY.

Pour me mettre à l'abri des soupçons. Cela a fait le meilleur effet du monde , & elles m'en ont remercié. Elles y ont envoyé le vieux Jarvis.

BATES.

Mais il peut le ramener chez lui.

STUKELY.

Non , il attend que je lui porte de l'argent. Mais je veux n'en point avoir. Il faut que les Bijoux partent Les femmes sont foibles & ne refusent rien , quand elles ont le cœur pris Allez chez Wilson. Mais prenez garde que Beverley ne vous voie. Vous savez de quelle importance est le Rôle que vous jouez. De la prudence & de la discrétion surtout. Attendez moi à l'entrée de la mai-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 39
son. J'aurai besoin de vous dans un instant. Venez , Monsieur. .

Que des hommes formés d'une trempe commune ,

Etclaves de l'honneur , ennemis du repos ,
Achètent la richesse au prix de leurs travaux ,
Le fourbe bien plus vite arrive à la fortune.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

*Le Théâtre représente une Salle de Jeu
où l'on voit une Table, des Cornets,
des Dez, &c.*

BEVERLEY assis.

BEVERLEY.

QUELLE vie je mene ici ! l'Esclave
qui fouille les mines reçoit tous les jours
son salaire & dort content ; pendant
que ceux pour qui il travaille se rendent
malheureux dans le sein du bonheur,
& puisent la pauvreté dans les sources
de l'abondance même. O honte ! ô con-
fusion ! Si la fortune ne m'eût donné
que peu de biens, j'aurois sçu le con-
server. Mais la richesse conduit à l'in-
digeance : les grandes rivières tarissent
dans leurs lits desséchés, tandis que la
source d'un foible ruisseau fournit sans

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 41

cesse à sa course. Quel besoin avois-je de jouer ? Je ne manquois de rien. Ma fortune ne me laissoit rien à desirer. Mes bienfaits cherchoient le pauvre qui me combloit de bénédictions. L'Amour parfaisoit de roses ma couche nuptiale , & l'Aurore en m'éveillant me rappelloit au plaisir. Cruelle pensée ! qui me ramene de l'état où j'étois , à l'état où je suis ! Je voudrois oublier l'un & l'autre

SCENE II.

BEVERLEY, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

ON vous demande , Monsieur.

BEVERLEY.

N'est-ce pas Stukely ? Pourquoi n'entre-t-il pas ?

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas lui , Monsieur , c'est quelqu'un que je ne connois pas.

BEVERLEY.

Et bien , faites le entrer. (*Le Laquais sort.*) C'est donc quelqu'un que m'envoie Stukely ! Stukely qui m'a ruiné !

Cependant je n'ai rien à reprocher à son amitié : il me prête même à présent du peu qu'il a , pour rappeler à moi la fortune.

SCENE III.

BEVERLEY, JARVIS.

BEVERLEY.

JARVIS, pourquoi vous présenter ici?... vous eussiez mieux fait de ne pas venir.

JARVIS.

Je suis venu vous rendre mes devoirs , Monsieur. Si j'ai mal pris mon temps

BEVERLEY.

Oui.... Je veux être seul.... Je voudrais même me cacher à mes propres yeux. Qui vous a envoyé ici ?

JARVIS.

C'est une personne , Monsieur , qui voudroit bien vous engager à retourner chez vous. Ma Maîtresse n'est pas bien : ses larmes me l'ont dit.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 43

BEVERLEY.

Sortez , laissez-moi tranquille
Mais ne dites-vous pas qu'elle pleure ?
J'ai tort de ne pas sécher ses larmes....
Retire-toi , je t'en prie , je n'ai pas besoin de toi.

JARVIS.

Pardonnez-moi , Monsieur ; j'ai à vous ramener chez vous. Vous êtes toujours mon Maître. Dans les jours de votre prospérité , vous avez fait du bien à ma vieillesse. Si la fortune vous a abandonné , je ne vous abandonnerai pas.

BEVERLEY.

Tu ne m'abandonneras pas ! rappelle-toi mes malheurs , ou trouve-moi donc un moyen de sortir du précipice , de l'abyme affreux où je suis . . . Que peux-tu pour moi ?

JARVIS.

Je veux au moins le peu que je puis. Vous avez été généreux à mon égard... Je crains de vous offenser , Monsieur.... Mais

BEVERLEY.

Non. Voudrois-tu que je te ruinasse aussi ? J'ai bien assez déjà de quoi rougir Ma femme ! ma femme ! pour-

ras-tu le croire, Jarvis? Je ne l'ai point vue de toute la nuit dernière . . . moi , qui l'aimois tant, qu'une heure d'absence étoit une année retranchée de ma vie. Mais d'autres liens m'ont arrêté Hélas ! j'ai joué jusqu'à l'état même de mon fils. J'ai jetté ma fortune dans un gouffre , & voulant l'en retirer, je m'y suis abymé moi-même. Pourquoi veux-tu t'attacher à l'indigence ? Si tu le veux , va trouver ta Maîtresse. Elle n'a rien à se reprocher, on peut la consoler.

J A R V I S.

Pour l'amour de Dieu , Monsieur! . . . Je ne puis tenir à ce changement.

B E V E R L E Y.

Ni moi non plus Que dit-on de moi dans le monde, Jarvis?

J A R V I S.

On y parle de vous comme d'un honnête homme perdu , comme d'un homme qui s'étant levé la nuit dans un songe, est tombé dans un précipice. On est touché de votre sort.

B E V E R L E Y.

Oui, je fais pitié, n'est-ce pas? Mais j'étois né pour l'infamie Je veux

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 45

te dire ce que l'on dit de moi dans le monde. On m'appelle un misérable, un mari perfide, un pere sans tendresse, un frere sans amitié, un homme qui ne connoît ni la nature, ni ses droits les plus sacrés. Ou pour te dire tout en un mot, on m'appelle... un joueur. Va trouver ta Maîtresse, je te suis dans l'instant.

J A R V I S.

Pourquoi différer d'un moment ? Elle est cruellement obsédée d'une foule de créanciers & de misérables qui ne connoissent pas la pitié.... J'en ai rencontré un à la porte. Il vouloit voir ma Maîtresse. Je n'avois point de quoi le payer sur le champ, je l'ai remis à demain. Mais les autres peuvent être plus pressans. Elle a déjà bien assez de ses peines ; votre absence est la plus grande.

B E V E R L E Y.

Dis-lui que je viens. J'ai à terminer une affaire d'un instant. Mais quel intérêt veux-tu prendre à mes malheurs ? Ta probité t'a laissé pauvre, & ton âge a besoin de secours. Garde ce que tu as pour te les procurer, de peur de te voir pressé entre la misère & le tombeau. J'ai un ami, sur les conseils de qui... Mais le voici.

SCENE IV.

BEVERLEY, STUKELY,
JARVIS.

STUKELY.

BON jour , Beverley. Votre serviteur , M. Jarvis. Je m'attendois à vous trouver ici. Ce coquin de Guillaume ! N'est ce pas lui , qui ce matin a fait tant de bruit chez Madame Beverley ?

JARVIS.

Ma Maîtresse l'a-t-elle entendu ? ...
J'en suis fâché.

BEVERLEY.

Jarvis lui a promis de le payer.

STUKELY.

Cela ne dois pas être. Dites-lui , M. Jarvis , que je le payerai.

JARVIS.

Le voulez-vous , Monsieur ? Que le Ciel vous en récompense.

BEVERLEY.

Généreux Stukely ! un ami tel que vous , si sa fortune secondoit sa bonne volonté , me feroit presque oublier mon malheureux sort.

STUKELY.

Vous êtes trop obligeant Monsieur Jarvis , allez vite chez Guillaume : il peut faire encore du bruit.

JARVIS.

Et mon Maître , va-t-il retourner à la maison ? Hélas ! Monsieur , vous savez si on y est désespéré de son absence.

S C E N E V.

BEVERLEY, STUKELY.

BEVERLEY.

QUE ne suis-je mort !

STUKELY.

Que ne te fais-tu plutôt Hermite ? Enfoncé dans une grotte , tu y dirois ton Chapelet , ou à genoux au pied d'un arbre , tu demanderois grace pour les pécheurs. Ha ! ha ! ha ! Allons , sois homme , & laisse mourir les malades & les vieillards. La fortune peut encore revenir. Au moins la tenterons-nous.

BEVERLEY.

Non , elle s'est trop déchaînée sur nous.

Oui, elle nous a ruinés, & c'est pour cela qu'il faut rester les bras croisés, & contens de notre sort. C'est ainsi que se découragent des hommes sans argent; mais lorsqu'il en revient, le courage doit succéder à ces foiblesses. Nous sommes enfans de la fortune... C'est une mere, il est vrai, qui nous a maltraités; mais succomberons-nous comme des lâches, parce qu'elle est volage & fantasque?... Non, elle nous réserve des faveurs, & les coups dont elle nous a frappés nous annoncent son retour.

BEVERLEY.

Et-il un terme à son inconstance? Mais vous, si vous êtes ruiné, vous en souffrez seul, & vous pouvez en parler à votre aise; pour moi, je tiens attachée à ma perte une famille entiere.

STUKELY.

Votre reproche est injuste.... Je n'ai parlé sur ce ton que pour distraire les chagrins de mon ami. Le Ciel fait qu'il a besoin d'un Consolateur.

BEVERLEY.

Quel nouveau malheur avez-vous à m'annoncer?

STUKELY.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 49

STUKELY.

Je voudrois vous avoir apporté de l'argent, mais ceux à qui j'ai voulu en emprunter veulent des sûretés. Que ferons-nous? Tout ce que j'avois a passé dans vos mains.

BEVERLEY.

Et c'est-là mon plus grand supplice. J'ai ruiné mon ami, un ami qui pour sauver un malheureux qui périssoit, lui a tendu la main, & est tombé dans le même précipice.

STUKELY.

Ne formez point ces tristes pensées.

BEVERLEY.

Comment pourrois-je en former d'autres? Il ne me reste rien.

STUKELY.

(*En soupirant.*) Nous sommes donc perdus sans ressource. Quoi, rien absolument? Point de meubles? Point de bijoux inutiles? aucun de ces brillans enfermés dans des écrins, & qui ne sont bons à leurs possesseurs, qu'à les faire mourir de faim? Je me suis sacrifié pour vous.

BEVERLEY.

C'est ce qui fait mon désespoir. Pour
Tom. I.

C

LE JOUEUR,
moi, il ne me reste plus aucune res-
source possible.

STUKELY.

J'en vois encore qui peuvent nous
sauver. Jarvis est riche. N'est-ce pas à
vous qu'il le doit? Ce n'est pas ici le
temps de faire le cérémonieux & le ré-
servé.

BEVERLEY.

Et ce le seroit d'être un malhonnête
homme? Le bon vieillard! Le dépouil-
lerois-je de ce qu'il a? Mon ami lui-
même en seroit fâché. Non, laissons-
lui pour subsister le peu qui lui reste.

STUKELY.

(En s'en allant.) Bon jour donc.

BEVERLEY.

Quoi, si vite! C'est ainsi que vous
souhaitez le bon jour!

STUKELY.

Je n'ai que des reproches à essuyer,
quand je me trouve avec vous. Allez
dire que je suis un séducteur: dites-le
à Lewson aussi; dites-lui que je suis
l'auteur de vos pertes.... Il vous en
remerciera; il me soupçonne déjà.

BEVERLEY.

Non, la fortune nous a associés dans

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 51

nos disgraces , & la même tempête nous a battus. Je n'ai de reproches à faire qu'à moi-même.

STUKELY.

Subsisterons-nous de ces reproches ? Vous n'en usez pas en ami avec moi. Tant que j'ai eu des terres & du crédit , j'ai vendu & emprunté pour vous , & lorsque nous devrions tenter la fortune , & que mon cœur me présage des succès , on m'abandonne , on me livre à la misère , pendant que vous avez des ressources.

BEVERLEY.

Nommez-les , & servez-vous-en.

STUKELY.

Des Bijoux.

BEVERLEY.

Oserois-je les prendre , prodigue & dissipateur que je suis ? ma pauvre , ma pauvre femme ! Faut-il qu'elle perde tout ? Je ne voudrois pas l'affliger à ce point.

STUKELY.

Ni moi non plus. Prenons-nous-en à la nécessité. Un effort de plus , & la fortune peut se déclarer pour nous. Jamais mon cœur ne s'est livré à des espérances plus flatteuses. C ij

Imaginez d'autres ressources.

STUKELY.

J'en trouve, & vous les rejettez.

BEVERLEY.

Souffre que ton ami soit homme.

STUKELY.

Oui, & que le vôtre meure de faim.

Je n'ai plus rien à dire. Conservez ces bagatelles de femmes. Que la vôtre les garde pour en parer son orgueil, & qu'exposée à la raillerie publique, elle porte des pierreries & manque de pain.

BEVERLEY.

Non, elle ne les refusera pas. Mon ami les demande. Mais pourquoi la traiter aussi injustement? Les Bijoux qu'elle estime sont la fidélité & l'innocence..... Ce sont ceux qui la pareront toujours; mais pour les autres, ils n'ont servi qu'à la vanité de son mari, & elle les fera servir à ses besoins. Hélas! vous ne la connoissez pas. Où nous retrouverons-nous?

STUKELY.

N'en parlons plus. J'ai changé de sentiment. Laissez-moi jeter dans une prison. Que ce soit la récompense de l'amitié.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 53

BEVERLEY.

Périffe plutôt le genre humain ! Vous laisser mettre en prison ! Non : tout perdu , tout abymé que vous me voyez , je ne suis pas encore assez infâme pour le souffrir : & Beverley , victime de l'imprudence & de la fortune , rougiroit d'être le plus sage & le plus heureux des hommes , s'il lui falloit à ce prix être insensible à l'infortune d'un ami.

STUKELY.

Vous poussez les choses trop loin.

BEVERLEY.

Trop loin ! Dans ces circonstances on est de glace , quand on n'est pas tout de feu. Adieu. J'irai vous trouver chez vous.

STUKELY.

Faites quelques réflexions. Nous pouvons perdre les Bijoux. Il seroit plus prudent de ne pas les hasarder. J'ai été trop pressant.

BEVERLEY.

Et moi trop ingrat. Les réflexions emportent du temps , je n'en ai point à perdre. Attendez-moi dans une heure.



SCENE VI.

STUKELY.

STUKELY.

L'INSENSÉ ! Le dissipateur ! Nous allons donc nous amuser cette nuit.... Mais n'allons pas si vite. . . . Je ne tiens point encore les Bijoux La femme peut les refuser Le mari peut changer de résolution C'est plus que probable Je vais écrire un Billet à Beverley , qui le déterminera à les demander Mais quoi ! Seroit-ce donc l'avarice qui me rendroit cruel & perfide jusqu'à ce point ? Non , j'ai de plus nobles & de plus puissans motifs , l'amour & la vengeance Ruinons le mari , & je triomphe de la vertu de la femme. La vertu des femmes est une balance qui hausse & qui baisse , suivant que la misère , la richesse , ou la passion l'enlèvent ou la font baisser. Les femmes pauvres la vendent à bon marché. Les riches la mettent à un haut prix. Celle des femmes galantes se laisse

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 55

aller aux sermens & aux perfides promesses de leurs Amans. Mais les tendres épouses qui se piquent d'honneur & de constance, tiennent contre la famine même Hé bien, essayons! Appellons la famine à notre secours. Je brûle d'envie de faire cette conquête.

SCENE VII.

STUKELY, BATES.

STUKELY.

BATES, tenez vos gens prêts, nous avons un bon coup à faire. Nous nous rendrons ici cette nuit. Hâtez-vous & pressez-les. Beverley va venir chez moi, & nous reviendrons ensemble. Hâtez-vous, vous dis-je, ils pourroient se disperser.

BATES.

Ils n'en feront rien, tant que leur Maître ne l'aura pas commandé.

STUKELY.

Venez donc. Donnez-leur le mot, & suivez-moi. J'ai des mesures à prendre avec vous c'est aujourd'hui le jour décisif.

C iv

SCENE VIII.

*La Scene change & se passe dans la
maison de Beverley.*

BEVERLEY, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

COMME vous êtes changé ! Vous
avez les yeux égarés. Ma pauvre sœur !
Quelle peine vous lui ferez dans l'état
où vous êtes !

BEVERLEY.

Non, non, un peu de repos me re-
mettra. J'ai remercié Lewson des soins
qu'il a pris de ma femme. Je n'ai rien
de plus à lui donner.

CHARLOTTE.

Rien de plus ! N'avez-vous pas une
sœur, & son bien à lui offrir ? Je le
remets de jour en jour, & il se plaint :
il m'accuse d'être de glace pour lui. Il
croit aussi

BEVERLEY.

Que j'ai perdu votre bien ? Il
n'oseroit le penser.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 57

CHARLOTTE.

Aussi ne le pense-t-il pas.... Vous êtes trop prompt dans vos conjectures.... Il ne s'inquiète point si vous l'avez. Ce soin me regarde. Je vous l'ai confié pour le ménager, & maintenant je vous le redemande.

BEVERLEY.

Vous avez donc des soupçons ?

CHARLOTTE.

Pour m'en guérir, rendez-le moi.

BEVERLEY.

C'est ce que je ferai pour mettre fin à la mauvaise humeur d'une sœur.

CHARLOTTE.

Dites plutôt pour rétablir la réputation d'un frère.

BEVERLEY.

Mais si elle n'en a pas besoin ?

CHARLOTTE.

Je voudrois bien me flatter de cette espérance.

BEVERLEY.

Oui, vous le voudriez bien, mais vous ne le pouvez. Laissez agir le temps. Il éclaircira tous vos doutes.

CHARLOTTE.

Ils le sont déjà.

C v

BEVERLEY.

C'est bon. Mais lorsque nous reviendrons sur ce sujet, tenez-moi le langage d'une sœur, & je vous tiendrai celui d'un frere.

CHARLOTTE.

Oui, pour me dire que je suis réduite à la misère. Que ne me le dites-vous dès-à-présent ? Si j'ai pu supporter la ruine de tout ce qui m'est le plus cher au monde, la ruine d'une sœur & de son fils, j'aurai encore assez de force pour supporter la mienne.

BEVERLEY.

N'en parlons plus, je vous prie. . . .
Vous me percez le cœur.

CHARLOTTE.

Encore si vous étiez le seul plongé dans la misère ! Mais il faut que l'innocence la partage A quels excès il s'est livré ! lui dont la maison étoit un séjour délicieux. Un Ange y habitoit. Un tendre rejetton y combloit ses desirs & son bonheur. Il étoit dans le Ciel, & il y a renoncé pour vivre avec des esprits infernaux.

BEVERLEY.

Épargnez moi, vous dis-je. Vos re

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 39

proches viennent trop tard. Ils rouvrent mes plaies sans les guérir. Pour le bien que vous me redemandez, nous en parlerons demain. Nous serons plus de sang froid.

CHARLOTTE.

S'il n'existe plus, adieu donc toutes mes espérances. Je le destinois aux besoins d'une sœur. Mon cœur a passé tout entier dans le sien. Ses chagrins, ses amertumes me dévorent comme elle. . . . Je ne veux plus vous faire de reproches. Le Ciel peut disposer de ce qu'il nous donne; & quand il le reprend, nos murmures sont des crimes. Cependant, que ce soit un mari, un frère, un père qu'il fasse l'instrument de sa vengeance Ah ! que les coups en sont sensibles !

BEVERLEY.

Si vous êtes ma sœur, épargnez-moi ce souvenir Il déchire trop cruellement mon cœur. Demain nous éclaircirons tout; & lorsque vous saurez tout ce que vous vous imaginez de fâcheux, vous verrez que vos craintes vous l'avoient exagéré. Consolez ma femme. De mon côté, je veux lui faire oublier

les chagrins que lui a donnés mon absence. Nos affaires peuvent encore se rétablir.

CHARLOTTE.

La voici qui vient.... Prenez un air riant.... Une douleur comme la sienne est pénétrante, & lit jusques dans l'ame.

SCENE IX.

BEVERLEY, Mad. BEVERLEY,
CHARLOTTE, LEWSON.

Mad. BEVERLEY.

(*Se jettant au col de Beverley.*)

MON tendre ami!

BEVERLEY.

Mon cher-cœur! comment vous trouvez-vous? J'ai été un coureur, un libertin.

Mad. BEVERLEY.

Mais je vous revois; votre présence guérit tout. Les inquiétudes & les alarmes que j'ai ressenties, je les oublie toutes dans vos bras. Mon ami que vous voyez ici (*en regardant Lewson*) a bien

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 61

rempli en vérité tous les devoirs de l'amitié. Charlotte, c'est à vous à l'en remercier. Les remerciemens de votre frere & les miens , seroient trop foibles.

BEVERLEY.

Acquittons-nous cependant de la maniere dont nous le pouvons. Je vous remercie, Monsieur, & vous suis obligé. Je voudrois vous en dire davantage ; mais les soins obligeans que vous avez pris de la femme , accusent la négligence du mari. S'il eût été sage , elle n'auroit pas abusé de vos bontés.

LEWSON.

Elle ne l'a pas fait non plus. Elle a bien voulu accepter le peu que j'ai fait. En l'acceptant , elle l'a plus que payé.

CHARLOTTE.

C'est ainsi que pense l'amitié

Mad. BEVERLEY.

Elle double les obligations en voulant les cacher. Nous en parlerons une autre fois Vous êtes pensif, mon ami.

BEVERLEY.

Oui, j'ai des raisons pour l'être.

CHARLOTTE.

Plût à Dieu que vous n'en eussiez

point, ou que vous les eussiez en horreur !

BEVERLEY.

Je les déteste aussi L'avarice en est la source.

CHARLOTTE.

Qui vous y a entraîné ?

BEVERLEY.

Un ami ruiné , . . . ruiné par un excès d'amitié.

LEWSON.

Oui ruiné & plus que ruiné , déchiré comme il est , & perdu de réputation . . . Ses richesses ne peuvent l'en relever.

BEVERLEY.

Ou si elles le pouvoient , je lui ai ôté ce moyen en les épuisant. Il m'a fait entendre ce matin que Lewson le soupçonnoit. Quelles en sont les raisons ?

LEWSON.

Les voici. J'ai connu ce Stukely au College. Il étoit malin , fournois , avare & méchant , lent à ses devoirs , mais plein de feu pour trouver des faux-fuyans , & inventer de mauvais tours. Il imaginoit des moyens de faire punir les autres , & il se disculpoit si habilement , qu'au lieu de le châtier , on le

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 63

combloit de récompenses & d'éloges. Quand un enfant s'est annoncé avec ce caractère, ces vices se fortifient nécessairement avec l'âge. Je veux le mettre à l'épreuve & le développer à vos yeux. Jusques-là, tenez-vous sur vos gardes. Je le connois, ainsi je vous conseille de le fuir. (à Beverley.)

BEVERLEY.

Oui, comme je voudrois fuir ceux qui l'outragent. Vous faites un peu trop l'important, Monsieur....

Mad. BEVERLEY.

Non, non.... Vous voulez dire qu'il se trompe peut-être.... l'expression seroit plus douce.

LEWSON.

N'en parlons plus, Madame; je puis essuyer ce reproche sans en estimer moins le cœur d'où il part. C'est avec peine que je vous vois de tels amis.

(à Beverley.)

BEVERLEY.

Encore, Monsieur! mais je veux être aussi patient que vous.... Vous l'outragez, Lewson, & vous en ferez ensuite fâché.

CHARLOTTE.

Oui, lorsqu'il sera prouvé que c'est injustement. Le monde est plein d'hypocrites.

BEVERLEY.

Et Stukely en est un C'est sans doute la conséquence que vous voulez en tirer Mais je ne veux plus en entendre parler Mon cœur souffre pour lui Je l'ai ruiné.

LEWSON.

On en parle autrement dans le monde.

BEVERLEY.

Le monde est un imposteur J'ai un mot à vous dire, mon cœur. (à Madame Beverley.) Laissons-les se livrer à leur animosité.

CHARLOTTE.

Non, nous allons passer dans une autre chambre. Venez de ce côté-ci, Monsieur. (à Lewson.)

LEWSON.

Il viendra un temps où mon ami me remerciera, & ce temps est proche.



SCENE X.

BEVERLEY, Mad. BEVERLEY.

BEVERLEY.

ILs me poussent à bout.... Stukely est-il donc un perfide? Avons-nous fait divorce avec la probité? Ce seroit offenser le Ciel que de le croire.

Mad. BEVERLEY.

Je n'ai jamais soupçonné Stukely.

BEVERLEY.

Non, vous êtes la bonté même. La douceur & une patience inaltérable habitent dans votre cœur, ainsi que l'amour le plus fidele.... Pourquoi vous ai-je ruinée?

Mad. BEVERLEY.

Vous ne m'avez pas ruiné. Je ne manque de rien quand je vous vois; & en votre absence, je n'ai rien à desirer que votre retour. Consolez-vous seulement de vos malheurs passés, & mes richesses iront au delà même des souhaits que forment les avarés.

Ma généreuse amie ! Quand je m'en consolerois , le souvenir m'en sera toujours douloureux ; il attristera toutes mes pensées , & jettera sur le présent toutes les amertumes du passé. J'ai encore un mortel sujet de chagrin.

Mad. BEVERLEY.

Confiez-le moi ; que j'en soulage votre cœur.

BEVERLEY.

Cet ami . . . ce généreux ami , dont ils ont attaqué la réputation . . . Je l'ai ruiné aussi. Tant qu'il a eu de l'argent, il m'en a libéralement prêté , & maintenant une prison va devenir son partage.

Mad. BEVERLEY.

Une prison ! à Dieu ne plaise !

BEVERLEY.

Ce sont des actions & non des vœux qu'il lui faut. Des desirs compatissans ne nourrissent pas le pauvre . . . Il faut faire quelque chose.

Mad. BEVERLEY.

Hé bien, quoi !

BEVERLEY.

Il n'y a qu'un instant qu'il m'a dit dans l'amertume de son cœur , que je

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 67

J'avois ruiné ! Dans cette accablante pensée , puis-je songer au bonheur ? Non , j'y ai renoncé pour tout le temps qu'il sera malheureux.

Mad. BEVERLEY.

Notre état peut changer ; alors nous ferons reconnoissans. Cette espérance est une consolation.

BEVERLEY.

Oui , la guérison que l'on promet à un Malade fait sa consolation ; mais il meurt entre les bras de ceux qui diffèrent de le secourir. Qu'y a-t-il ? (*à Lucie qui entre , & lui remet une Lettre.*)

LUCIE.

Je viens vous remettre cette Lettre.
(*Elle sort.*)

BEVERLEY.

C'est l'écriture de Stukely. (*Il l'ouvre , & la lit bas.*)

Mad. BEVERLEY.

Vous annonce-t-elle de bonnes nouvelles ? Au moins je m'en flatte . . . Que dit-elle , mon cœur ?

BEVERLEY.

Elle n'en dit que trop pour me désespérer. Cependant, il me recommande de ne vous en rien communiquer.

(*Il la lit tout haut.*)

» Je ne vous demande plus d'autre
 » preuve de votre estime pour moi ,
 » que de venir me voir promptement.
 » Je me suis déterminé , depuis que
 » nous nous sommes quittés , à dire
 » adieu à l'Angleterre ; aimant mieux
 » renoncer à ma patrie , que d'y devoir
 » ma liberté aux moyens dont nous
 » avons parlé. Je vous demande le se-
 » cret. Hâtez-vous de venir trouver
 » votre ami ruiné ,

STUKELY.

Ruiné par l'amitié ! il faut ou réparer ses pertes , ou le suivre.

- Mad. BEVERLEY.

Le suivre, dites-vous ? Ah ! me voilà perdue !

BEVERLEY.

Cette passion infernale ! Dans quel
 abyme elle m'a plongé ! Quelle diffé-
 rence des plaisirs les plus vifs qu'elle
 m'ait fait éprouver à ceux que je goû-
 tois dans le sein de ma famille ! Et ce-
 pendant avec quelle fureur je m'y suis
 livré ! J'ai changé mes plus douces con-
 solations en de mortels chagrins. J'ai
 préféré les larmes à tes caresses , à ta
 tendre amitié. O trop funeste aveugle-
 ment !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 69

Mad. BEVERLEY.

Calmez-vous , mon ami. Quels sont les moyens dont il est question dans la Lettre ? Avez-vous Les avez-vous ces moyens ? dites-le moi , & dissipez mes allarmes. Je ne vis pas quand je vous vois dans cet état.

BEVERLEY.

Non , non , cela ne sera pas. Je suis le seul coupable , c'est à moi seul à souffrir. Vous devez réserver ces moyens pour sauver de la misère mon fils & sa mere infortunée.

Mad. BEVERLEY.

Quels sont ces moyens ?

BEVERLEY.

Je suis venu pour vous en priver... mais je ne puis Je n'ose Ces Bijoux sont votre unique ressource . . . Je serois un monstre de vous les demander.

Mad. BEVERLEY.

Mes Bijoux ! S'ils sont un obstacle à la tranquillité de mon Epoux , ce sont des bagatelles qui ne méritent pas qu'on en parle ; mais s'ils ont le pouvoir de la lui rendre , toutes les richesses du monde n'ont rien qui leur soit comparable.

BEVERLEY.

O bonté qui m'accable ! que je me trouve confondu par tant de vertus !

Mad. BEVERLEY.

N'en parlons plus , mon ami. Je les ai gardés en attendant l'occasion de m'en servir. Elle est arrivée. Je les sacrifie avec joie.

BEVERLEY.

Notre amour va donc faire désormais notre unique richesse. Tant de bonté m'attendrit jusqu'aux larmes. Cependant ce n'est pas trop faire pour un ami qui ne m'a rien refusé.

Mad. BEVERLEY.

Venez dans mon cabinet. . . . Mais recommandez-lui de les ménager. . . . Nous n'avons plus rien à lui donner.

BEVERLEY.

Où avez-vous puisé mon cœur ; tant de perfections ? C'est le Ciel lui-même qui s'est fait votre Maître : c'est le Ciel qui avec la beauté d'un Ange , vous a donné un caractère plus charmant encore & plus aimable. Que je mérite peu mon bonheur ! Mais je veux le mériter.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 71

Plaisirs faux & trompeurs, pleins d'horreurs
& d'allarmes,

Le repentir vous chasse à jamais de mon
cœur.

En vain, m'offrirez-vous un appas enchan-
teur :

Ma chere Beverley, je ne veux de bon-
heur,

Que celui d'adorer tes vertus & tes char-
mes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

La Scene se passe dans la maison de Stukely.

STUKELY, BATES.

STUKELY.

AINSI va le monde, Bates. Les fots sont ordinairement dupes des gens d'esprit & de tête. La nature en créant les foibles agneaux pour les loups, n'a pas voulu établir d'autre loi. Elle désavoue celles que la crainte & la politique ont inventés. Elle n'en connoît que deux, la force & la ruse. La force est la plus noble; mais elle a ses dangers; tandis que la ruse, comme un mineur habile, travaille sous terre & sans péril.

BATES.

Et par conséquent est plus prudente.

La

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 73

La force a besoin des plus puissans efforts. La ruse se suffit à elle-même. Avec de l'adresse un Pygmée fera chanceler un Géant.

STUKELY.

Et le renversera par terre. Dressons un Autel à la nature, & soyons ses oracles. La conscience n'est qu'une foiblesse qu'a produit la frayeur, & que la frayeur entretient. La crainte du deshonneur, les remords, des allarmes imaginaires ont donné un corps à ce fantôme. La nature ne le connoît point ; ses loix, c'est la liberté.

BATES.

Excellente Doctrine ! que vous la débitez éloquemment !

STUKELY.

Nous sommes sinceres au moins, & nous pratiquons ce que nous enseignons, pendant que de graves pédans qui en disent autant . . . Mais venons à notre affaire. Les Bijoux sont vendus. Beverley se retrouve en fonds. Il attend pour se rendre ici qu'on lui ait compté son argent. Si mes projets réussissent, ce soir nous terminerons tout avec lui. Allez chez vous & travaillez . . . Vous

Tome I.

D

connoissez la procédure , vous vous entendez à faire un transport , & pouvez rendre sa ruine infaillible.

B A T E S.

Il seroit plus sage de rester ici. Le contrat de cette reversion peut faire du bruit Nous nous exposons . . .

S T U K E L Y.

Non , non , je cours à mon but. Nous allons nous enrichir & nous amuser. Vous serez l'acheteur , & voilà de quoi payer , (*en lui donnant un Portefeuille* ,) il vous croit riche , & vous le serez. Actuellement cherchez des titres , & n'achetez qu'avec la plus grande réserve. Vous vous donnerez par-là un air de probité.

B A T E S.

Mais s'il nous soupçonne ?

S T U K E L Y.

Reposez-vous-en sur moi. J'étudie le cœur humain , & connois les momens de profiter de cette étude. Allez chez vous , & si nous y venons , que nous vous trouvions travaillant sur des papiers. Parlez de l'imprudence des hommes , de la fureur du jeu , & de la folie de notre siècle. Vous avez une figure à prendre ce ton.

BATES.

J'ai aussi des pressentimens qui m'intimident. Nous poussons les choses trop loin. Mais je vous ai averti. Si tout cela finit mal, au moins vous penserez à moi. Adieu.

SCENE II.

STUKELY.

STUKELY.

CE Bates n'est méchant qu'à moitié. Il se mêle d'avoir une conscience. Il a des craintes & des remords. Je veux que ces remords même servent à mes projets. Quand il reste encore quelque pudeur à des scélérats, pour cacher leurs crimes, ils en commettent de nouveaux. Je tirerai parti de ses dispositions Ce Lewson commence à m'inquiéter Il faut nous en défaire Il a les yeux trop perçans. Je vais faire à Beverley un conte qui sera vrai en partie Il demandera une explication à Lewson. Si elle se termine comme je le souhaite, tous mes vœux sont

D ij

remplis : si elle ne produit rien , j'emploierai d'autres moyens. . . . Mais voici Beverley ; il faut dissimuler.

SCENE III.

BEVERLEY, STUKELY.

STUKELY.

REGARDONS à la porte. (*Il regarde , & en voyant entrer Beverley , il paroît effrayé.*) Ah c'est mon ami ! Je craignois d'autres visites que la vôtre.

BEVERLEY.

Tenez , voilà de quoi calmer vos alarmes. (*Il lui donne des Billets.*) Prenez-les , & usez-en sagement. Nos affaires sont en mauvais état.

STUKELY.

Et vous laisserai-je ainsi sans ressource ? Non , vos besoins sont encore plus grands que les miens. Je puis trouver un sort plus heureux sous un autre climat. Le traitement qui m'attendoit cette nuit , me fait renoncer à celui-ci.

BEVERLEY.

Dès-lors ces Billets vous seront né-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 77

affaires Mais faut-il absolument
que vous partiez ? Je puis avoir quelque
secours encore ; nous les ménagerons
& vivrons sagement.

STUKELY.

Non , je chercherois encore à vous
tenter ; l'habitude est devenue en moi
aussi-forte que la nature. Ma ruine ne
peut me rendre plus sage , & même
dans ce moment je voudrois jouer :
quoiqu'instruit par l'expérience comme
je le suis , quoique je sache que cette
ressource est notre dernière , cependant
je brûle encore d'envie de tenter for-
tune J'ai tort , j'en conviens . . .
Mais après tout , ce peut d'argent four-
nir-il à nos besoins ? Non sans doute ;
il faut donc le faire valoir. Je ne fais
si c'est folie de ma part , ou un pressen-
timent d'heureux succès qui m'entraîne ,
mais . . .

BEVERLEY.

Prenez cet argent. Puissent vos vœux
s'accomplir ! Pour moi je ne veux plus
croire à ces pressentimens.

STUKELY.

Je me rends aux miens. Ils agissent
trop fortement sur mon cœur . . . Mais

D iij

LE JOUEUR,
vous êtes bien froid Nous allons
donc partager ces Billets. Gardez en ef-
fet pour un meilleur usage cette der-
niere ressource. Je n'y prétends rien.
Cependant je vous remercie. Je vais
tenter fortune tout seul. J'ai oublié une
chose

BEVERLEY.

Quelle est-elle ?

STUKELY.

Peut-être eussai-je mieux fait de l'a-
voir oubliée. Mais je suis franc & ou-
vert, & jaloux sur-tout de l'honneur
de mon ami Lewson se donne car-
riere sur votre compte.

BEVERLEY.

Je fais qu'il en fait autant sur le
vôtre.

STUKELY.

Je puis lui pardonner pour moi ; mais
j'en suis outré pour mon ami.

BEVERLEY.

Que dit-il de moi ?

STUKELY.

Que le bien de Charlotte est dissipé...
Il le dit tout haut.

BEVERLEY.

Je lui imposerai silence Com-
ment le savez-vous ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 79

STUKELY.

De plusieurs personnes. Il a questionné Bates à ce sujet. Nous avons, dit-il, à compter ensemble, en parlant de vous.

BEVERLEY.

Ce sera lui plutôt qui aura à compter avec moi, & bientôt.

STUKELY.

Parlez-lui sans aigreur: il faut user de ménagemens.

BEVERLEY.

J'y penserai Mais où allez-vous?

STUKELY.

Je vous le dirai, si la fortune change. Je brave actuellement la pauvreté & la prison.

BEVERLEY.

Puissiez-vous être heureux! (*En lui offrant les Billets qu'il refuse.*) Ils sont à vous Je n'en veux rien garder, je l'ai juré Prenez-les, & servez-vous-en.

STUKELY.

Je veux les partager. Je suis trop touché de voir mon ami ruiné, ainsi que sa famille. Je veux que mes intérêts & les siens soient communs. Il faut

D iv

LE JOUEUR,
nous relever ensemble du précipice où
nous sommes tombés ensemble. Mon
cœur, mon honneur, mon amitié,
tout le veut.

BEVERLEY.

Je suis las d'être le jouet de la fortune.

STUKELY.

Et moi aussi partons donc . . .
J'étoufferai ces pressentimens d'heureux
succès ; je les oublierai comme une folie Dans cet embrassement recevez mes adieux. (*Il veut l'embrasser.*)

BEVERLEY.

Non, arrêtez un instant Que
mon cœur est agité ! J'ai ces pressenti-
mens aussi. Mais je ne sais si c'est vous
qui me les inspirez, ou si c'est mon bon
ou mauvais destin qui les fait naître.
Le sort qui m'attend va m'en instruire . . .
Mais cependant ma femme

STUKELY.

Hé bien votre femme, il faut vous
attendre à ses reproches.

BEVERLEY.

Non, voilà d'où ils partiront tous.
(*En montrant son cœur.*)

STUKELY.

Je ne veux point vous persuader.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 81

BEVERLEY.

Je le suis par la plus forte des raisons, la nécessité. O si je pouvois recouvrer le bonheur que j'ai perdu, le Ciel m'abandonneroit à ma dernière heure, je n'en puis douter, si j'étois capable de rentrer dans cette indigne carrière, & de sacrifier à l'avarice & à l'infamie, la tranquillité, la joie & la tendresse de ma famille.

STUKELY.

J'ai pris la même résolution; & puisque nos motifs sont si honnêtes, pourquoi nous défierions-nous du succès?

BEVERLEY.

Venez donc..... où nous trouverons-nous?

STUKELY.

Chez Wilson. Cependant si vous avez quelques remords, ne me suivez point. Je vous ai souvent séduit.

BEVERLEY.

Nous nous sommes séduits l'un & l'autre.... Mais venez. La fortune est volage: elle est peut-être lasse de nous persécuter.... Livrons-nous à cette espérance.

D v

Cependant faites quelques réflexions.

BEVERLEY.

Je ne puis La reflexion ajoute
à mes chagrins.

Lorsque le désespoir aveugle nos esprits ,
En vain de la raison le flambeau nous éclaire :
L'homme prudent échoue , où l'heureux té-
méraire

Voit ses vœux insensés par le fort accomplis.

SCENE IV.

*La Scene se passe dans la maison de
Beverley.*

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

C'ETOIT un indigne projet concer-
té entr'eux. Je n'y reconnois pas mon
frere.

Mad. BEVERLEY.

Non, je suis sûre du contraire. . . .
Stukely est honnête homme, je fais
bien qu'il est Cette passion les a
aveuglé tous les deux.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 83

CHARLOTTE.

Mais sur-tout mon frere , & sans espérance de l'en voir revenir. Vous êtes trop foible Un conte fait d'un ton plaintif , quelques mots flatteurs & caressans , il n'en faut pas davantage pour subjuguier votre ame. Dans le siecle où nous sommes , l'on est dupe avec un caractere tel que le vôtre. Si je m'étois trouvé avec vous , il vous auroit plutôt demandé la vie que vos Bijoux.

Mad. BEVERLEY.

Je la lui aurois également donnée. (*Elle dit ces paroles avec une extrême vivacité.*) Je ne vis que pour l'obliger. Toute femme qui aime & qui est aimée comme je le suis , n'en fera pas moins. Les hommes vont plus loin pour leurs Maîtresses , & les femmes pour de lâches imposteurs. Une épouse auroit-elle moins de courage ? Vos reproches m'offensent , Charlotte.

CHARLOTTE.

Ils viennent trop tard : peut-être auroient-ils pu vous sauver. Ce procédé de mon frere est-il supportable ?

Mad. BEVERLEY.

Il faut s'en prendre à l'amitié. L'état d'un ami lui déchiroit le cœur.

CHARLOTTE.

Oui, d'un ami qui l'a trahi.

Mad. BEVERLEY.

N'en parlez point ainsi, je vous prie.

CHARLOTTE.

Demain je compte avec mon frere.

Mad. BEVERLEY.

Vous serez contente, j'en suis sûre.

CHARLOTTE.

A moins que les besoins d'un ami...
Je ne me possède pas, ma sœur ! Cet
ami mérite toutes nos malédictions.

Mad. BEVERLEY.

Beverley en parle avantageusement.

CHARLOTTE.

Lewson le connoît mieux.... Mais
je vois que ces propos vous chagrinent.
Nous serons mieux instruites demain.

Mad. BEVERLEY.

Eh bien donc, attendons à demain.
Je n'aime à penser désavantageusement
de qui que ce soit.

CHARLOTTE.

Ni moi non plus, mais la conviction....
Cependant nous pouvons espérer des jours plus sereins. Mon Oncle
est infirme, & d'un âge qui menace à
toute heure.... D'ailleurs s'il vit, il

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 85
fera touché de vos malheurs ; vous ne
les avez pas mérités , & il n'a jamais
eu à se plaindre de vous.

Mad. BEVERLEY.

Cela est vrai , c'est ce qui fait ma
consolation. Nous n'avons plus rien à
perdre ; & si ce que nous avons perdu
peut nous faire recouvrer la prudence &
la sagesse , nous ne les aurons point
achetées trop cher.

CHARLOTTE.

Vous pouvez tout espérer aussi de
mon cher Lewson. Tant que nous vi-
vrons l'un & l'autre , nous partagerons
avec vous notre fortune. . . . Mais le
voici.

SCENE V.

Mad. BEVERLEY , CHARLOTTE ,
LEWSON.

CHARLOTTE.

NOUS parlions de vous.

LEWSON.

Je ne pouvois donc rien faire de
mieux que de vous interrompre. Peu de

personnes sont en état de soutenir un examen de leur conduite. Lorsque les mauvaises qualités l'emportent sur les bonnes, il est à souhaiter qu'on ne parle point de vous. Que disiez-vous, Madame ? (*à Charlotte.*)

CHARLOTTE.

Je disois que pour être femme je n'en aimois pas plus la médifance. Voilà pourquoi je parle rarement de vous.

Mad. BEVERLEY.

Ou plutôt elle disoit avec encore plus de vérité, que pour être femme, elle n'en aime pas moins à louer Voilà pourquoi elle parle toujours de vous. Je vous laisse terminer ce petit différend.

S C E N E VI.

CHARLOTTE, LEWSON.

LEWSON,

QU'ELLE est aimable cette Madame Beverley ! Je suis venu exprès pour vous parler d'affaires qui vous regardent.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 87

CHARLOTTE.

De quelles affaires ?

LEWSON.

Répondez d'abord sincèrement à ce que je vais vous demander.

CHARLOTTE.

J'y consens ; mais vous m'alarmez.

LEWSON.

Je prends peut-être un ton trop sérieux ; mais assurez-vous que je n'ai rien à vous dire qui me fasse de la peine , & qui puisse par conséquent vous en faire.

CHARLOTTE.

Vous me tranquillisez proposez-moi donc votre question.

LEWSON.

Une longue & ennuyeuse année s'est déjà passée , depuis que m'ouvrant un cœur tendre & sincère , vous m'avez dit , je vous aime.

CHARLOTTE.

Quoi donc cette année vous a-t-elle paru si ennuyeuse ?

LEWSON.

Lorsqu'en conséquence d'un aveu si charmant , je vous ai pressé de me don-

ner la main, vous m'avez obligamment assuré que vous ne vouliez vivre que pour moi.

CHARLOTTE.

Me croyez-vous donc changée !

(d'un ton chagrin.)

LEWSON.

Non sans doute. Cent fois je vous ai prié d'accomplir votre promesse ; mais des chagrins domestiques , la ruine d'un frère & d'une sœur ont été les raisons qui vous ont fait différer.

CHARLOTTE.

Je n'en avois point d'autres. Finirez-vous bientôt ?

LEWSON.

Tout à l'heure.

CHARLOTTE.

Voyons donc.

LEWSON.

On regarde ordinairement comme un engagement sacré une promesse telle que la vôtre , donnée sur-tout librement & sans contrainte : mais je pense autrement.

CHARLOTTE.

Voudriez-vous le rompre ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 89

LEWSON.

Vous êtes trop prompte, Madame.

(avec vivacité.)

CHARLOTTE.

Calmez-vous vous-même, & continuez.

LEWSON.

Le temps & une connoissance plus particuliere de mes défauts, pourroient vous avoir fait changer Si vous l'êtes, ou si vous avez souhaité seulement un instant que cette promesse fût sans effet, je vous la rends dans ce moment même Voilà donc ma question, & je vous prie de m'y répondre avec autant de franchise que je vous la fais. Vous êtes-vous repentie de cette promesse ?

CHARLOTTE.

Arrêtez, Monsieur. Tout homme capable de me soupçonner, me trouvera changée. D'où viennent ces doutes ?

LEWSON.

Ils ne partent que de moi-même. J'ai mes défauts, & vous avez pu les remarquer. Si mon caractère, mes discours & mes actions vous ont donné de moi des idées défavantageuses, s'ils

LE JOUEUR ;
vous ont fait naître le désir de vous sé-
parer de moi , regardons comme nul
tout ce qui s'est passé.

CHARLOTTE.

Vous m'étonnez.... Mais, dites-moi...
Je veux que vous me répondiez le pre-
mier. Est-ce l'honneur qui vous prête ce
langage , ou le désir de me voir changée ?

LEWSON.

Le Ciel m'est témoin que non. Ma
vie & ma chere Charlotte sont telle-
ment liées ensemble , que perdre l'une ,
ce seroit perdre l'une & l'autre. Cepen-
dant , malgré votre prom^{te} faite de
l'aveu de votre cœur , & regardée com-
me un engagement , si le temps , ou le
hasard , ou la raison , vous avoit fait
changer de sentiment , je vous dispense
de la tenir.

CHARLOTTE.

Eh bien , je vais vous répondre. Vos
doutes sont des Prophéties. Je suis réel-
lement changée.

LEWSON.

En vérité !

CHARLOTTE.

Je pourrois vous rendre les inquié-
tudes que vous m'avez données , mais

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 91

mon caractère s'y refuse.... Je conviens que je suis changée. En effet, ce qui n'étoit d'abord qu'inclination chez moi, est devenue raison; & cette raison a pris tant d'empire sur mon cœur, que si j'étois la plus riche, ou même la plus pauvre des femmes, fussiez-vous réduit à la dernière indigence, n'eussiez-vous qu'une cabane à m'offrir.... je voudrois être à vous, & me croirois la femme la plus heureuse.

LEWSON.

Mon aimable Charlotte! (*en lui baisant la main.*) des remerciemens sont trop foibles pour vous exprimer ma vive reconnoissance. Mais si nous nous aimons si tendrement, pourquoi différer notre union?

CHARLOTTE.

Pour la faire dans des temps plus heureux. Nous nous trouvons actuellement dans des circonstances trop fâcheuses.

LEWSON.

Je puis avoir des raisons qui ne nous permettent plus de différer.

CHARLOTTE.

Quelles sont-elles?

LEWSON.

Ce sont des raisons invincibles & sans réplique.

CHARLOTTE.

Dites-les moi donc promptement.

LEWSON.

Non, Madame; mon honneur & mon amour me forcent à faire d'abord mes conditions. Les tendres assurances que vous venez de me donner m'affligent en même temps qu'elles me charment. Je crains de vous perdre.

CHARLOTTE.

Ciel ! que voulez-vous dire ?

LEWSON.

Promettez-moi d'abord que demain ou après demain vous serez à moi pour toujours.

CHARLOTTE.

Eh bien ! je le promets, malgré la misère qui nous attend.

LEWSON.

Enfin, je vous possède ; vous êtes à moi, vous me rendez le plus heureux des hommes.

CHARLOTTE.

C'est ainsi que je scelle ma promesse. *(elle l'embrasse.)* Votre secret maintenant, Monsieur.

LEWSON.

Votre bien est perdu.

CHARLOTTE.

Mon bien perdu.... Je prendrai donc des sentimens conformes à mon état. Mais étoit-ce pour cela que vous exigez ma promesse ? Que de noblesse & de générosité ! D'où savez-vous ces mauvaises nouvelles ?

LEWSON.

De Bates , le premier Agent de Stukely. Je l'ai obligé , il est reconnoissant Il m'a conseillé en ami de me tenir sur mes gardes avec ma chere Charlotte.

CHARLOTTE.

Ce procédé est honnête de sa part ; je lui en fais bon gré.

LEWSON.

Il en fait beaucoup plus qu'il n'en a dit.

CHARLOTTE.

J'en fais bien assez. Je suis vivement reconnoissante d'un amour aussi généreux que le vôtre ; mais vous m'obligerez encore plus , si vous m'accordez un peu temps.

Pourquoi ce temps ? Ce sera différer notre bonheur.

CHARLOTTE.

J'ai des devoirs à remplir avant. Il faut que j'étouffe le peu d'orgueil que ce bien m'avoit donné. Lorsque je le possédois, notre fortune étoit égale, & nous pouvions également contribuer à notre bonheur réciproque. Mais actuellement tout est changé ; & je n'ai point appris à me former l'idée d'une vie toute chargée d'obligations.

LEWSON.

Elles feront toutes de mon côté. Vous pensez trop noblement.

CHARLOTTE.

Laissez-moi faire quelques réflexions à ce sujet.

LEWSON.

Vous fixerez donc demain mon bonheur ?

CHARLOTTE.

Je ferai tout ce que je pourrai.

LEWSON.

Vous n'avez plus à hésiter, puisque nous ne vivons que l'un pour l'autre. Gardez mon secret : nous en saurons

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 95
d'avantage demain , quand nous nous
reverrons. . . . Adieu.

SCENE VII.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

MA pauvre sœur ! Qu'elle sera sensible à cette nouvelle ! Mais je veux la lui cacher , & ne lui donner que des consolations.

SCENE VIII.

Elle se passe dans une Salle de jeu.

BEVERLEY, STUKELY.

BEVERLEY.

OU voulez-vous me mener ?
(*d'un ton furieux.*)

STUKELY.

Dans un endroit où nous puissions donner un libre cours à nos imprécations.

BEVERLEY.

Oui , contre vous-même & contre ces funestes conseils qui m'ont perdu. Vous aviez l'enfer dans le cœur , & vous l'avez déchaîné tout entier pour me séduire Autrement j'aurois pu résister.

STUKELY.

Continuez , Monsieur , je mérite bien ces reproches.

BEVERLEY.

Oui , & des malédictions éternelles... Tout le temps de ma vie n'y suffiroit pas.

STUKELY.

Qu'ai-je donc fait ?

BEVERLEY.

Ce que vous avez fait ! Ce que feroit le plus furieux des esprits infernaux. Vous m'avez entraîné par de fausses espérances dans une ruine certaine.

STUKELY.

Sans en avoir souffert moi-même , ou bien peut-être encore en ai-je été charmé Voilà ce que disent vos reproches. Oui , dites-le dans le monde. Je suis trop pauvre pour y trouver un ami.

BEVERLEY.

BEVERLEY.

Un ami ! qui seroit-ce ? J'en avois un.

STUKELY.

Vous l'avez toujours.

BEVERLEY.

Oui, voilà ce que je dois à cet ami. Il m'a trouvé le plus heureux des hommes. L'honneur & la fortune verfoient sur mes jours les plaisirs & la joie : l'amour & la paix habitoient dans mon cœur. Il y a découvert le germe d'une passion. Ses perfides conseils l'ont nourri, développé. D'une étincelle il a fait naître un incendie, dont les flammes m'ont dévoré. Voilà les preuves que j'ai de votre amitié.

STUKELY.

Vous en avez peut-être de mieux marquées. . . . un ami qui, pour vous sauver, s'est dépouillé de ce qu'il possédoit, & qui ne pouvant y réussir, a voulu périr avec vous. . . . Mais n'en parlons plus, je vous ai ruiné, je suis un misérable.

BEVERLEY.

Non, je pense autrement. Les misérables sont dans cette chambre.

(*En montrant une chambre voisine.*)

Tom. I.

E

LE JOUEUR ;
STUKELY.

De qui parlez-vous ?

BEVERLEY.

De Dawson & des autres. . . . Nous avons été dupes d'une troupe de scélérats.

STUKELY.

Comment le savez-vous ? J'ai eu des soupçons comme vous. Mais comme la fortune changeoit , je rougissois ensuite de ces soupçons. . . . Mais vous avez des preuves peut-être ?

BEVERLEY.

Oui , j'en ai , & de bien cruelles. Pertes sur pertes , malheureux toutes les nuits , sans aucun retour de fortune. . . . Le hazard n'y entre pour rien.

STUKELY.

Je pense plus charitablement ; cependant je suis ombrageux & défiant. Ce Dawson & les autres ont une bonne réputation. D'ailleurs, nous les avons veillés de trop près. Mais, c'est le privilege de ceux qui perdent d'accuser ceux qui les gagnent. . . . Nous aurons le courage de n'en point user.

BEVERLEY.

Je ne fais que penser. Cette nuit ma

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 99

aigri à un point Ma réputation en est si flétrie J'ai engagé mon honneur à ces furies ; Je n'ai joué que fort peu sur ma parole : mais ces misérables en ont bientôt été las. Ils me fuient à présent pour en dépouiller d'autres. Que dois-je faire ?

STUKELY.

Rien. Mes conseils vous ont été funestes.

BEVERLEY.

Sur mon ame, je ne survivrai pas à cette infamie Traîtres ! c'est vous qui m'y avez plongé (*Il le prend au collet.*) Trouve-moi quelque ressource, ou je t'enfonce un poignard dans le cœur, pour m'en percer après moi-même.

STUKELY.

J'y consens, du moins ne verrai-je plus un ingrat.

BEVERLEY.

Oublie, je t'en prie, cette fureur.... Je ne me connois plus. . . . La rage & le désespoir me transportent, je ne suis plus qu'un frénétique. Je déteste ma maison Je n'y retournerai pas. Parle vite ; dis-moi si dans mon naufrage il

100 LE JOUEUR ;
me reste une seule espérance ? Trouve-
m'en, & fois mon Oracle.

STUKELY.

Oui , pour me charger d'impréca-
tions Vous m'en avez assez acca-
blé. Ne prenez conseil que de vous seul.
S'il se présente à votre esprit quelque
résolution désespérée , elle ne peut man-
quer de convenir à votre état. Pour moi,
je n'ai rien à vous conseiller.

BEVERLEY.

Est-ce là l'espérance que vous me don-
nez ? Eh bien, quelque funeste qu'elle
soit, je m'y livre sans réserve. Je suis
tellement abîmé dans la misère , que je
ne puis être plus malheureux.

STUKELY.

Vous avez un oncle.

BEVERLEY.

Et bien, que s'ensuit-il ?

STUKELY.

La tempérance fait vivre long-temps
les vieillards, pendant que l'attente sèche
& consume leurs héritiers.

BEVERLEY.

Que voulez-vous dire ?

STUKELY.

Que le bien de cet oncle vous revient ;

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 101
& vous fournira de quoi payer vos dettes . . . Il pourra même réparer vos pertes.

BEVERLEY.

Ou bien réduire mon fils à l'indigence.

STUKELY.

Eh ! que deviendra son pere ? Un homme déshonoré , qui se fera engagé pour des sommes qu'il ne pourra payer.... Vous devriez penser à cela.

BEVERLEY.

C'est ce qui fait ma honte & dévore mon cœur d'amertumes. Où irons-nous ? A qui nous adresserons-nous ? Je ne me possède pas , jusqu'à ce que tout soit perdu.

STUKELY.

La fortune peut encore vous rendre tout . . . Bates est votre homme. Il a de grands fonds en main. Il en usera honnêtement avec vous.

BEVERLEY.

Ma résolution est prise Dites-leur là-dedans que nous allons les trouver tout à l'heure avec des bourses bien garnies Venez , suivez-moi.

STUKELY.

Non , je ne veux y entrer pour rien.

E iij

ni vous donner de conseils Faites ce que vous jugerez à propos , & suivez vos idées. Vous me trouverez chez moi.

BEVERLEY.

Quoiqu'il puisse arriver , je vais tenter cette nuit tout ce que j'imaginerai de pis. Dans l'état affreux où je suis on perd toute crainte.

SCENE IX.

STUKELY.

STUKELY.

EH bien ! perds-là donc pour toujours La crainte & le tourment le plus cruel de l'esprit , & la plus grande preuve de l'amitié est d'en affranchir un ami Sa fortune est donc à moi ; mais qu'il est riche encore ! Il possède un trésor inestimable dans le cœur & la tendresse de sa femme. Je veux l'en dépouiller aussi. Mais j'ai des obstacles à vaincre , & c'est-là le supplice des hommes qui pensent. Il n'y a que les fots qui soient heureux avec les fem-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 103

mes. Comme ils ne craignent pas des dangers qu'ils ne voient point, ils attaquent, & la constance de leurs efforts est enfin récompensée. Cependant, le secours d'un conte habilement fait, pourroit peut-être.... Charlotte est quelquefois absente. J'ai déjà jetté quelques semences de jalousie; si je ne me trompe, elles ont pris racine. Voici le temps de les mûrir & d'en recueillir le fruit. La plus douce des femmes, quand son amour est trahi, ou quand elle se persuade qu'il l'est, court à la vengeance comme une furie.... Je vais sur le champ chez Madame Beverley.... Ne pensons point au danger.... Quand la beauté nous guide, la réflexion est une folie, & la crainte une lâcheté.

SCENE X.

Elle se passe dans la maison de Beverley.

Mad. BEVERLEY, LUCIE.

Mad. BEVERLEY.

CHARLOTTE vous a-t-elle dit quelque chose?

Non, Madame.

Mad. BEVERLEY.

Elle m'a parue accablée de chagrin ; elle m'a dit avoir quelque affaire avec Lewson , & lorsque je l'ai pressée de m'en faire part , elle ne m'a répondu que par des larmes.

LUCIE.

Elle est sortie avec beaucoup de précipitation ; mais à son retour elle peut vous apporter des nouvelles consolantes.

Mad. BEVERLEY.

Non, ma chere enfant ; je ne suis pas née pour être heureuse Mais pourquoi te fais-je partager mes chagrins ? Ton cœur compatissant est trop vivement affecté de mes peines. Pourquoi faut-il que ta maîtresse infortunée ne puisse t'en récompenser ? Mais il est dans le Ciel un Etre bienfaisant qui voit ton cœur & le mien. Ta récompense est entre ses mains. Pour flatter mes ennuis , répète-moi, je t'en prie , la chanson que tu chantois la nuit dernière. Elle convient à mon changement de fortune. J'y trouve un fonds de tristesse qui me la fait aimer.

LUCIE.

Je crains qu'elle n'ajoute à vos pei-
nes Votre bonté, Madame, m'ar-
rache des larmes Je vais les essuyer
& vous obéir.

C H A N S O N.

Quand Damon à mes pieds , par de tendres
efforts ,

Me pressoit de répondre à son ardeur sincère,
Que mon cœur se livroit à d'aimables trans-
ports !

L'Echo sensible & le Bois solitaire ,
Témoins de nos plaisirs , répétoient nos ser-
mens ;

Les jours n'étoient que des momens.
Vaine félicité ! que tu fus passagère !



Dès que l'ingrat se vit assuré de mon cœur ;
Il alluma bientôt une flamme nouvelle ;
Les dédains , mes remords , l'opprobre & la
douleur

Furent le prix d'un amour trop fidele,
Mais le Ciel vengera l'innocent outragé ;
Et sa tendresse paternelle
Rappellera la joie au sein de l'Affligé.

E v

Mad. BEVERLEY.

Je te remercie, Lucie Graces au Ciel, mes chagrins font d'une autre nature. Cependant Stukely veut m'inspirer des soupçons Il parle de certains bruits Je veux qu'il s'explique Ecoutons; il entre quelqu'un.

LUCIE.

C'est peut-être mon Maître, Madame. (*Lucie sort.*)

Mad. BEVERLEY.

Puisse-t-il ne lui être arrivé rien de fâcheux, & je suis contente. (*Elle va à la porte & prête l'oreille.*) Non, ce n'est pas là sa voix; elle eût retenti jusqu'au fond de mon cœur. *Lucie rentre.* Qui est-ce, Lucie?

LUCIE.

C'est M. Stukely, Madame.

(*Elle sort.*)



SCENE XI.

Mad. BEVERLEY , STUKELY.

STUKELY.

JE suis charmé , Madame , de vous trouver seule. Les visites indiscrettes n'ont pas besoin d'excuse , quand l'amitié en est le motif Aussi ne vous en ferai-je aucune.

Mad. BEVERLEY.

Que voulez - vous dire , Monsieur ?
Où est donc votre ami ?

STUKELY.

Les hommes peuvent avoir des secrets , Madame , qu'ils cachent à leurs meilleurs amis. Nous nous sommes quittés ce matin pour ne nous revoir de long temps.

Mad. BEVERLEY.

Vous voulez donc nous quitter , Monsieur , & renoncer à votre patrie ? Je connois vos raisons , & suis touchée de vos malheurs.

STUKELY.

C'est ce sentiment , Madame , qui

vous a ruinée. Beverley devoit-il en abuser à ce point ! Cette Lettre n'est point de moi. Il s'est servi de cet indigne moyen pour vous dérober vos bijoux.

Mad. BEVERLEY.

C'est impossible. D'où viendrait-elle donc ?

STUKELY.

Je ne fais ; mais j'en suis si outré, que je ne veux vous rien cacher

Mad. BEVERLEY.

Parlez donc , & tranquillisez - moi. Vous m'avez alarmée tantôt. Il court de certains bruits , m'avez-vous dit Qui les fait courir ? Vous m'avez conseillé de n'y point croire. Mais enfin , Monsieur , quels sont ces bruits ?

STUKELY.

Ils ne m'ont paru qu'autant de faussetés, Madame , & en vous avertissant , je voulois en prévenir l'effet , de crainte qu'on ne les portât jusqu'à vous , en y ajoutant encore d'autres noirceurs.

Mad. BEVERLEY.

Continuez, Monsieur.

STUKELY.

Je le dois , Madame , à ma réputation

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 109
& à la vôtre. Nous sommes outragés
l'une & l'autre.

Mad. BEVERLEY.

Outragés ! Comment & par qui ?

STUKELY.

Par votre époux mon ami. . .

Mad. BEVERLEY.

Vous voudriez donc nous venger tous
les deux ? Mais sachez , Monsieur , que
je n'ai besoin de personne pour venger
mes injures. Elles ne regardent que moi.

STUKELY.

Vous êtes trop prompte , Madame.
Je ne viens point dans le dessein de me
venger , mais de vous faire savoir
Vous m'avez cru pauvre , & vous vous
êtes défait de vos bijoux sur les besoins
supposés d'un ami.

Mad. BEVERLEY.

Je les ai donnés à mon époux.

STUKELY.

Qui les a donnés à

Mad. BEVERLEY.

Quoi ! à qui les a-t-il donnés ?

STUKELY.

A sa Maitresse.

Mad. BEVERLEY.

Cela n'est pas ; j'en jure sur ma vie ;

STUKELY.

Il m'en a fait l'aveu lui-même , en maudissant en même-temps l'avarice de cette Maîtresse.

Mad. BEVERLEY.

Je n'en veux rien croire Il n'a point de Maîtresse . . . ou s'il en a , pourquoi me le dire ?

STUKELY.

Pour vous mettre en garde contre ses indignes procédés : il m'a dit que , pour engager votre complaisance à ce sacrifice , il avoit inventé cette Lettre , supposant que j'étois ruiné & par lui-même. L'artifice a réussi ; & ce qu'une épouse crédule & sensible a crû donner à la pitié , n'a servi qu'à la débauche.

Mad. BEVERLEY.

C'est-là le coup de ma mort. Ma douleur est au dessus de mes forces . . . J'ai souffert ses folies sans me plaindre ; j'ai vu , sans répandre une larme , les approches de la pauvreté Ma tendresse , mon amour me soutenoient contre les plus cruelles épreuves.

STUKELY.

Calmez-vous , Madame.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. III

Mad. BEVERLEY.

Me calmer ! l'ingrat ! le barbare !
Pense-t-il donc abuser de ma tendresse,
pour me déchirer le cœur impunément ?
Mais il éprouvera que les outrages aussi
sanglans peuvent armer ma foiblesse de
toute la force de la fureur & de la ven-
geance.

STUKELY.

(*A part.*) Enfin donc je puis espérer
La vengeance est entre vos mains.

Mad. BEVERLEY.

Quelle vengeance ?

STUKELY.

Pardonnez-moi, Madame, si mon
zele à vous servir m'expose à vous dé-
plaître Pensez à votre malheureux
état. L'indigence vous assiege déjà. Vous
promettez-vous assez de fermeté pour la
soutenir, pour voir votre fils sans ressour-
ce, & dépouillé des droits de sa nais-
sance, pour voir une sœur pleurer en vain
la perte de sa fortune, abandonnée vous-
même à la pitié stérile de quelques-uns,
& au mépris insultant du plus grand nom-
bre.

Mad. BEVERLEY.

Suis-je donc si dépourvu de toutes

ressources ? Quelle est cette vengeance dont vous me parlez , Monsieur ?

STUKELY.

Il ne vous faut que la résolution pour l'assurer. La foi du mariage , une fois violée , est rompue dans le Ciel Pourquoi frémir , Madame ? Écoutez-moi. Vous êtes dans le printemps de votre âge. Le temps , malgré vos chagrins , n'a point encore flétri l'éclat de vos charmes Faites donc un prudent usage de votre beauté Les outrages d'un barbare vous rendent à vous-même : fuyez-le , pour vous donner au plus tendre des hommes.

Mad. BEVERLEY.

Quel est-il ?

STUKELY.

L'ami d'un malheureux : un téméraire , qui bravant ces regards terribles & foudroyans , ose encore vous dire qu'il vous aime.

Mad. BEVERLEY.

Puissent-ils te consumer comme la foudre ! Suis-je donc devenu si méprisable ? La pauvreté m'a-t'elle humiliée au point qu'il me faille écouter ces offres détestables , & vendre mon hon-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 113

neur pour du pain ? L'infâme ! le scélérat ! Mais je te connois à présent , & te sçais gré de t'être fait connoître.

STUKELY.

Si vous êtes prudente , vous avez des remercimens à me faire.

Mad. BEVERLEY.

Un époux outragé se chargera de ma reconnoissance.

STUKELY.

Sçachez , femme orgueilleuse , que j'ai un cœur aussi hautain que le vôtre , aussi fier , aussi impérieux , outré dans sa haine comme dans son amour.

Mad. BEVERLEY.

Misérable ! je te méprise autant que tes menaces. Voilà d'où part la perfidie de Beverley. Et moi , femme trop crédule , aveuglée par le désespoir , aveuglée par la vengeance , j'abandonnois mon honneur à un scélérat. Mais il te connoîtra , redoute sa fureur.

STUKELY.

Eh bien ! mettez-lui les armes à la main. Dites-lui que j'aime sa femme , mais qu'un indigne époux s'oppose à notre union. Je vous en déferai pour rendre mes feux légitimes.

Mad. BEVERLEY.

Le lâche! sa vue te glacera d'effroi. Cependant, dans la crainte de ce qui pourroit arriver, je veux bien t'épargner. Garde ton secret, & fors de devant moi. Qui est là? (*Lucie entre*) Vous me feriez plaisir de vous retirer, Monsieur.

STUKELY.

Je vous obéis, Madame.

(*Il sort avec Lucie.*)

Mad. BEVERLEY.

Comment la terre ne s'ouvre-t'elle pas pour engloutir ce monstre! Que sa conscience soit son bourreau, jusqu'à ce que le Ciel, dans sa miséricorde, lui envoie le repentir, ou le foudroie dans sa justice. (*Lucie rentre.*) Viens dans ma chambre, Lucie; ce que j'ai à te dire te fera donner des larmes aux malheurs de ta Maîtresse.

Mais le Ciel venge enfin les pleurs de l'innocence;

Et plus elle a souffert, plus il la récompense.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

Elle se passe dans la Maison de Beverley.

MAD. BEVERLEY, CHARLOTTE,
LEWSON.

CHARLOTTE.

LE fourbe ! l'hypocrite !

LEWSON.

Mais nous le connoissons enfin , & le récompenserons comme il le mérite....
Rassurez-vous, Madame ; (*à Mad. B.*)
vous ferez vengez des insultes du scélérat.

MAD. BEVERLEY.

Mais n'usez pas de moyens violens....
Rappelez-vous le serment que vous m'avez fait : autrement j'aurois gardé le silence.

LEWSON.

Reposez-vous sur ma promesse , Ma-

dame , je serai du plus grand sang froid.

Mad. BEVERLEY.

Ne le voyez donc que demain.

LEWSON.

Et pourquoi pas aujourd'hui ? je ne connois pas de créaturé plus lâche que ce Stukely Cependant , pour tenir ma parole , je lui parlerai sans aigreur. Je veux observer sa contenance. Dans ses yeux & ses réponses , je lirai jusqu'au fond de son cœur. De-là je cours chez Bates que je veux sonder ; si je ne puis en venir à bout , la troupe est nombreuse , il me sera facile d'en gagner un qui trahira les autres Bon soir , mes Dames , je ne veux point perdre de temps.

SCENE II.

Mad. BEVERLEY , CHARLOTTE.

Mad. BEVERLEY.

QUE ces esprits violens m'allarment ! mais les réflexions seroient inutiles. Venez , Charlotte , allons veiller dans notre poste ordinaire, La nuit s'avance.

CHARLOTTE.

Je crains les événemens ; cependant ,
nous devons nous flatter d'être tranquil-
lisées demain.

SCENE III.

Mad. BEVERLEY , CHARLOTTE,
JARVIS.

CHARLOTTE.

QU'y a-t-il , Jarvis ?

JARVIS.

Je viens d'apprendre de mauvaises
nouvelles , Madame.

Mad. BEVERLEY.

Quelles nouvelles ? Parlez vite.

JARVIS.

Les hommes ne sont pas ce qu'ils pa-
roissent. Je crains que M. Stukely ne soit
un malhonnête homme.

CHARLOTTE.

Nous le savons , Jarvis. Mais quelle est
votre nouvelle ?

JARVIS.

Il y a une action intentée contre mon
Maître , à la requête de son ami.

Mad. BEVERLEY.

O le misérable ! Voilà ce que ses menaces m'annonçoient. Courez vite à cette caverne de voleurs , chez Wilson Votre Maître peut y être. Engagez-le , je vous prie , Jarvis , à revenir à la Maison : dites-lui que j'ai à lui parler d'une affaire. Mais qu'il ne soit pas question de Stukely. Ce nom pourroit l'animer à la vengeance. Hâtez-vous , notre ami Jarvis.

SCENE IV.

Mad. BEVERLEY , CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

CE Ministre de l'enfer ! ô si je pouvois le mettre en pieces ! . . .

Mad. BEVERLEY.

Ces scélérats me rendent la vie odieuse Cependant , le Ciel est juste ; & sa justice , quand l'heure en sera venue , anéantira ces monstres.



SCENE V.

Elle se passe chez Stukely.

STUKELY, BATES.

BATES.

O U avez-vous été?

STUKELY.

Je viens de perdre mon temps
J'ai été la dupe de mes ruses, j'ai servi
de jouet à une femme Ne me de-
mande point son nom (*avec viva-
cité.*) J'ai été déconcerté, traité indi-
gnement. Parle-moi de Beverley
Comment a-t-il soutenu ce dernier choc.

BATES.

Comme un homme, dit Dawson,
dont la misere a glacé les sens. Après
avoir tout perdu, il a fixé les yeux à
terre, & est resté quelque temps, les
bras pendans, sans action & sans mou-
vement. Se jettant ensuite sur son épée
attachée à la muraille, il s'est affis, &
d'un œil fixe & immobile, a tracé des
figures sur le parquet. Enfin, il s'est
levé précipitamment, le corps trem-

120 LE JOUEUR,
blant, le regard farouche, & saisi tout
à coup d'un accès de folie, il a éclaté
de rire, pendant que son visage étoit
baigné de larmes. . . . Il est sorti de la
chambre dans cet état.

STUKELY.

C'étoit en effet un accès de folie.

BATES.

Oui, la frénésie du désespoir.

STUKELY.

Il faut donc le renfermer. Faisons-le
mettre en prison. (*On frappe.*) Ecou-
tons, ce pourroit être lui. Descendez
par cet escalier. (*Bates sort.*) Qui est là?

SCENE VI.

STUKELY, LEWSON.
LEWSON.

UN ennemi & un ennemi dé-
claré.

STUKELY.

Pourquoi me venir ainsi braver,
Monsieur? Je suis ici chez moi, & je
devrois y être à l'abri de vos insultes
& de vos incartades.

LEWSON.

LEWSON.

Le crime n'a point d'asyle ; par-tout où la vertu le trouve , elle est en droit de le poursuivre. Les cavernes des bêtes farouches ne les sauvent pas des chasseurs.

STUKELY.

Qu'avez-vous à me dire , Monsieur ?

LEWSON.

Ce que j'ai à vous dire ! que je vous connois D'où vient cette confusion ? Pourquoi ces regards où je lis l'épouvante & le crime ? Beverley a-t-il une Maîtresse ? ou sa femme en a-t-elle imposé ? Un impudent comme vous devroit avoir assez d'effronterie pour justifier ses forfaits , ou assez de cœur du moins pour faire tête à ses accusateurs , sans s'effrayer , comme un lâche , de leurs reproches.

STUKELY.

Ai-je là quelqu'un ? (*d'un air égaré.*)

LEWSON.

Quiconque entre meurt de ma main , j'en jure sur ma vie. (*Il ferme la porte.*) Vous auriez dû connoître votre portée , Monsieur , sans vouloir vous guinder trop haut. On vous auroit connu dans

LE JOUEUR ;
le monde pour ce que vous êtes , pour
un misérable.

STUKELY.

Vous pensez que je vous crains.

LEWSON.

Oui , je le crois. Voilà comme je le
prouve. (*Il le tire par la manche.*) Vous
demandiez une explication en particu-
lier ; la présence d'une Dame distrair
votre attention. Eh bien , nous voilà
seuls , Monsieur. Quel lâche ! (*Il le re-
pousse rudement.*) Le plus vil insecte
s'agite sous les pieds qui l'écrasent. Mais
lui Diroit-on que cela (*en le mon-
trant*) ait put ruiner un homme , & le
ruiner par ses ruses & ses artifices ?
Mais vous ne pouvez plus nous échap-
per , Monsieur ; nous vous avons suivi
pas à pas dans vos intrigues tortueuses.
Si vous aimez la vie , déclarez tout ;
autrement point de grace.

STUKELY.

Prouvez-moi d'abord ce dont vous
m'accusez. Jusques-là vous perdez vos
menaces Et pour cette insulte , je
saurai m'en venger.

LEWSON.

O le plus lâche des hommes ! Eh bien

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 123

venge-toi sur l'heure. (*Il met l'épée à la main, Stukely recule.*) Tu me fais pitié. Comment ce misérable a-t-il pû prendre tant d'avantage sur Beverley, je n'en puis revenir. . . . Un malheureux sans ame & sans honneur, qui dans son désespoir même, n'ose lever les yeux sur son ennemi. . . . Vous auriez dû, Monsieur, ramper dans votre sphere, ou bien comme les gens de votre métier, porter une épée capable d'intimider les imprudens qui se laissent ruiner par vos indignes manœuvres.

STUKELY.

Monsieur, vous feriez mieux de ménager vos expressions. Vous savez qu'il est des Loix, & qu'elles vengeront l'outrage que vous faites à ma réputation.

LEWSON.

Des Loix! oses-tu bien prétendre au secours des Loix? toi qui les foule aux pieds tous les jours avec ta troupe infernale? Ne parles-tu pas aussi de réputation? Malheureux! qui n'as fais servir le nom sacré de l'amitié qu'à des trahisons & des brigandages!

STUKELY.

Oui, déchaînez-vous contre le jeu.

Le sujet est riche, & fournit à votre éloquence Allez, faites le Missionnaire dans la Ville. Votre zele trouvera par-tout de quoi s'exercer. Si le bourgeois se moque de vous, adressez-vous aux Grands, prêchez-leur cette morale. Ils en seront reconnoissans, & se corrigeront.

LEWSON.

Et l'exemple justifie-t-il le vice? Non, traître; & l'habitude du vice dans un Grand, ou dans le bourgeois qui l'imité, ne peut excuser l'infraction de la Loi, & sauver la réputation d'un joueur.

STUKELY.

Continuez Mais sont-ce les intérêts de Beverley qui vous font parler avec tant de zele? Est-ce là le motif de vos insultes? Non; la femme & lui pourroient périr dans une prison, si la fortune de la sœur étoit entiere, & récompensoit l'amour désintéressé de l'honnête M. Lewson.

LEWSON.

Que tu ajoutes à ma haine par cette pensée! mais tu n'es susceptible d'aucun sentiment humain. Cependant, je veux bien te dire, puisses-tu en être désespé-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 125

ré ! Que , malgré la ruine de mon ami ,
dont il ne peut accuser que tes perfidies ,
tu m'as obligé sans le savoir.

STUKELY.

Je vous ai obligé ? C'étoit en effet
sans m'en douter.

LEWSON.

Oui , tu m'as secondé dans mon
amour , en me donnant un mérite au-
quel j'aspirois : sans toi , ma chere Char-
lotte n'auroit pas su que j'en voulois à
son cœur , plutôt qu'à sa fortune.

STUKELY.

Eh bien , épousez-là , & faites-moi
vos remerciemens.

LEWSON.

Oui , mais comme frere du malheu-
reux Beverley , je poursuivrai le brigand
qui l'a dépouillé , & je l'arracherai de
ses mains.

STUKELY.

Apprens donc , imprudent , qu'il est
à ma discrétion ; & que si on outrage
encore une fois mon amitié pour lui ,
la main qui l'a secouru le précipitera
dans l'abyme.

LEWSON.

Comment , on croiroit à ce langage

que tu as du cœur ; mais tu n'en as que pour ajouter encore à tes crimes. Je te retrouverai Fuis où tu voudras , ma vengeance s'attachera sur tes pas.... & je sauverai Beverley de ta fureur , sans que sa femme sacrifie son honneur à un monstre.

SCENE VII.

STUKELY.

STUKELY.

A *Près un moment de silence.*) Je n'en puis plus douter , je touche à ma perte. Maudite soit ma lâcheté ! Que ne suis-je fourbe & brave en même-temps ! Mais mon cœur se glace à l'aspect du péril. Voilà qu'il m'assiege de toutes parts. Cependant , la crainte inspire la prudence, leur sécurité Recourons à de plus grands crimes pour cacher les premiers.... Obligeant Lewson , tremble pour toi-même Le danger peut retomber sur toi. Qu'y a-t-il , Bates ?

SCENE VIII.

STUKELY, BATES:

BATES.

QUOI donc ? ce n'étoit pas avec Beverley , c'étoit avec Lewson que vous étiez ? Il parloit bien haut Vous me paroissez vous-même allarmé.

STUKELY.

Oui , j'ai raison de l'être Nous sommes découverts.

BATES.

Je le craignois aussi , & vous ai donné des avis en conséquence. Mais vous avez été trop entêté de vos idées.

STUKELY.

C'est là le langage des fots ; ils s'épuisent en regrets sur le passé , & tremblent pour l'avenir. Profitons du présent. Beverley n'a tout au plus que des soupçons. C'est Lewson qui peut nous perdre ; son œil perçant & sa haine pour moi découvriront tout. Il faut trouver des moyens de n'avoir plus rien à craindre de lui.

BATES.

Quels moyens ?

STUKELY.

Nous en défaire . . . Pourquoi ce mouvement de surprise ? Quand tout est désespéré , on ne doit plus écouter que son désespoir Nous ne pouvons nous sauver que par la mort.

BATES.

Avez-vous formé ce projet ?

STUKELY.

Oui , sur ma vie , je l'ai formé.

BATES.

Adieu donc. (*En s'en allant.*)

STUKELY.

Arrête. Ecoute-moi , tu me répondras après. Peut-être aurois-je dû me déclarer moins brusquement : la foiblesse humaine recule à l'idée d'un meurtre , quoique la nécessité l'ordonne. J'ai pensé long-temps à ce projet. Mon cœur en a été effrayé comme le tien. Ma conscience sottement alarmée , s'est soulevée d'abord ; mais je l'ai bientôt subjuguée. La Nature ne crie-t-elle pas à l'homme , donne la mort à quiconque veut te la donner ? L'instinct fait connoître aux bêtes leurs ennemis. Celles qui ont reçu

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 129

le plus de forces en partage , s'en servent pour les détruire. L'homme aurt-il moins d'avantages? Lewson est acharné à notre perte ; & nous qui pouvons le faire périr , le fuirons-nous comme des lâches , au lieu de le prévenir ? C'est être fol que d'hésiter.

BATES.

Il m'a obligé, je ne puis m'y résoudre.

STUKELY.

Eh bien , réserve-toi donc pour l'infamie , l'indigence & le supplice. Tu devrois te porter toi-même à cette action , & tu manques de résolution. N'en parlons plus ; si je n'avois aspiré qu'à la fortune de Lewson , tu aurois été un des plus ardents à l'en dépouiller Et quelle vie penses-tu qu'il eût menée après avoir perdu tout ce qui la fait aimer ? Tu voudrois lui ravir ses biens : mais en lui laissant la vie , tu ajouterois la cruauté au meurtre. Je déteste les hommes qui ne sont méchans qu'à moitié.... Ils sont trop dangereux. Ce que tu as gagné est à toi ; garde-le , & retire-toi.... Je réserve mes bontés à ceux qui les mériteront.

F v

BATES.

Que me promettez-vous ?

STUKELY.

De partager également nos gains. Je
te le jure ; compte sur ma parole.

BATES.

Eh bien , quelles mesures prendrons-nous ?

STUKELY.

Lewson est allé chez Beverley
Attendez-le dans la rue La nuit est
noire , & telle qu'il nous la faut pour
faire un mauvais coup. Armez-vous d'un
poignard.

BATES.

Je ne balance plus.

STUKELY.

Pensez à la récompense qui vous at-
tend. Lorsque le coup sera fait , venez
me trouver , j'aurai besoin de vous.
Envoyez-moi Dawson.

BATES.

Regardez la chose comme déjà faite . . .
Adieu.

SCENE IX.

STUKELY.

STUKELY.

ENFIN, je respire. Cette nuit va me délivrer de Lewson & de mes frayeurs. Je vais attendre l'événement.

SCENE X.

Elle se passe dans la rue pendant la nuit.

BEVERLEY.

BEVERLEY.

J'ERRE de tous côtés, égaré, confondu, chargé de mes propres malédictions, furieux de désespoir L'assassin qui parcourt les rues, effrayé des transports qui m'agitent, craint de m'approcher . . . Où porté-je mes pas ? . . . Voilà la porte de ma maison. Tout ce que j'ai de plus cher au monde y est renfermé; & cependant, les portes de la mort

132 LE JOUEUR ;
même m'inspireroient moins d'effroi...
Je ne veux plus y rentrer Qui passe
là ? c'est Lewson. Je me rappelle ce qu'il
a dit de moi.

S C E N E X I.

BEVERLEY, LEWSON.

(Toujours pendant la nuit dans la rue.)

LEWSON.

BEVERLEY ! je suis charmé de cette
rencontre. J'ai été bien occupé de vos
affaires.

BEVERLEY.

Je l'ai appris , Monsieur ; il faut que
je vous en remercie comme je le dois.

LEWSON.

Demain je pourrai mériter votre re-
connoissance. Je vais actuellement chez
Bates. J'ai fait des découvertes , qui
font trembler le plus scélérat des hom-
mes.

BEVERLEY.

J'en ai fait de mon côté qui vous fe-
ront trembler vous-même. Qu'est deve-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 133

nu , Monsieur , cette fierté , ce ton impérieux avec lequel vous deviez exiger de moi que je vous rendisse compte Vous dites que j'ai ruiné ma sœur Osez-le répéter. Mais avant , préparez-vous à vous défendre , comme je le suis à me venger.

(*Il met l'épée à la main.*)

LEWSON.

Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprend point.

BEVERLEY.

Voilà la défaite ordinaire des lâches. Pleins de courage pour forger des calomnies , voient-ils briller le fer qui doit les punir, ils crient: que voulez-vous dire , je ne vous comprends point.

LEWSON.

Me traiter de lâche & de calomniateur ! Je ne me reconnois point à ces injures. Mais je vous les pardonne , & j'ai pitié de vous.

BEVERLEY.

Vous auriez dû garder cette pitié , Monsieur , pour ma réputation ; mais vous l'avez déchirée. Vous avez répandu dans le public une imposture ; vous avez dit que j'avois ruiné ma sœur.

Cela est faux. Citez-moi l'homme qui ose m'accuser.

BEVERLEY.

Je vous avois crû brave , & d'une ame au dessus de ces indignes manœuvres. Mais je vous ai démasqué , & je veux en tirer vengeance. Ce n'est point ici le moment de contester.

LEWSON.

Ni celui d'user de violence. Homme imprudent ! qui , pour venger de prétendues injures , veut percer un cœur qui le chérit. Mais la véritable amitié n'agit que d'après elle-même. La calomnie & l'ingratitude ne peuvent l'altérer. La vie que vous voulez m'arracher , sera employée à vous servir.

BEVERLEY.

Oui , vous cherchez à m'appaiser.... Vous m'outragez d'abord d'une manière impardonnable , & pour me calmer , vous êtes prodigue d'offres de services qu'on ne vous demande point. Je ne les reçois pas. Votre empressement m'importune.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 135

LEWSON.

Eh bien , n'en parlons plus , je tâcherai qu'il ne vous soit qu'utile.

BEVERLEY.

Non , je le rejette absolument.

LEWSON.

Il vous servira malgré vous. Vous ne me connoissez pas.

BEVERLEY.

Je ne vous connois que trop bien , & trop aux dépens de ma réputation. Vous qui , affectant une fausse amitié , m'accusez d'injustice , & publiez partout que je déshonore ma famille , & manque à la probité.

LEWSON.

J'ai tenu ces propos ! Qui vous l'a dit ?

BEVERLEY.

Le public.... Tout le monde en parle. Vous avez même jugé à propos d'y ajouter des menaces. Vous deviez me faire rendre compte.... Eh bien , exigez le à présent. Je serai fier d'un arbitrage tel que le vôtre.

LEWSON.

Remettez votre épée , & me connoissez mieux. Je n'ai rien à me repro-

136 LE JOUEUR ;
cher à votre égard. Cette indigne manœuvre vient de Stukely ? Je l'y reconnois ainfi que fes deffeins.

BEVERLEY.

Quels deffeins ? Je ne vous le cacherais point ; c'est Stukely qui vous a accusé.

LEWSON.

Il veut fe défaire d'un ennemi.... Peut-être de deux.... Il craint d'être démasqué , & cherche , par ces impostures , à assurer sa vengeance , & à nous faire périr tous deux.

BEVERLEY.

C'est ce qu'il faudra prouver.

LEWSON.

Attendez donc à demain.

BEVERLEY.

J'y consens.

LEWSON.

Adieu.... Je vais vous servir. Oubliez ce qui s'est passé comme je l'oublie. Rentrez chez-vous avec un visage plus gai. Demain nous serons tous heureux.

SCENE XII.

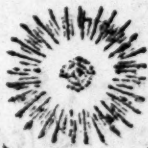
(*Pendant la nuit dans la rue.*)

B E V E R L E Y.

BEVERLEY.

(*Après un moment de silence.*)

QUE l'homme est un être extravagant & méprisable ! L'honneur , cette chimere dont il paroît si épris, n'est qu'un orgueil déguisé , qui le rend plus sensible aux reproches d'autrui qu'aux remords de sa conscience. Mais il est passé en usage dans ce siècle-ci de répandre son sang pour défendre l'imposture & un honneur imaginaire. Je ne me croyois pas capable de suivre cet indigne usage.



SCENE XIII.

(Pendant la nuit dans la rue.)

BEVERLEY, BATES.

JARVIS.

(Dans un coin du Théâtre.)

JARVIS.

IL y a eu du bruit de ce côté-là. . . .
Plus bas est mon pauvre Maître.

BATES.

Je l'ai entendu contester avec Lewson.
J'en ignore le sujet.

JARVIS.

Je l'ai entendu aussi. Ses malheurs
l'aigrissent.

BATES.

Allez le trouver, & ramenez-le chez
lui. Mais il vient de ce côté-ci. Je ne
veux pas qu'il me voie.

SCENE XIV.

(*Pendant la nuit & dans la rue.*)

BEVERLEY, JARVIS.

BEVERLEY (*étonné.*)

QUI est là ? (*en voyant Jarvis.*)
Es-tu un assassin , mon ami ? Si tu l'es ,
suis-moi de ce côté. J'ai une main aussi
déterminée que la tienne , un cœur aussi
désespéré C'est toi , Jarvis ! Va te
coucher , bon homme ; tu devrois être
au lit à cette heure.

JARVIS.

Pourquoi vous - même , Monsieur ,
vous trouvez-vous si tard dans les rues ?
Vous avez l'épée nue Pour l'amour
de Dieu , Monsieur , remettez-la dans
le fourreau Je tremble en la voyant.

BEVERLEY.

(*D'un ton de colere*) qui vient de me
parler ?

JARVIS.

C'est moi , Monsieur. Souffrez que je
vous prie de me donner votre épée.

LE JOUEUR ;
BEVERLEY.

Oui , prends-la ; ... Prends-la vite...
Peut-être ne suis-je pas encore si ré-
prouvé du Ciel ; peut être il t'envoie
dans ce moment , pour me sauver de
mon désespoir.

JARVIS.

Si cela est , je suis trop heureux.

BEVERLEY.

Puisses-tu toujours l'être ! mais laisse-
moi ; mes malheurs sont contagieux. La
malédiction se répand sur tout ce qui
m'approche.

JARVIS.

Je suis sorti pour vous chercher ;
Monseigneur.

BEVERLEY.

Actuellement que tu m'as trouvé ;
laisse-moi Je veux me livrer aux
noires pensées qui m'agitent.

JARVIS.

Vous feriez mieux de les chasser de
votre esprit.

BEVERLEY.

Je veux que tu me laisses Mais
qui t'a envoyé ici ?

JARVIS.

C'est ma Maîtresse qui fond en larmes.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 141

BEVERLEY.

Comment ! Suis-je un homme à traiter de cette sorte ? Est-ce à une femme impérieuse à me prescrire mes heures , & à m'envoyer faire des reproches sur mon absence ? Dis-lui que je ne retournerai point à la maison.

JARVIS.

Cette réponse , Monsieur , lui donnera le coup de la mort.

BEVERLEY.

Le coup de la mort ! C'est peut-être ce qu'elle auroit à souhaiter : car elle ne vivra désormais que pour me charger d'imprécations Je les aurai bien méritées. Ne me hait-elle pas cruellement , Jarvis ?

JARVIS.

Hélas ! Monsieur. Oubliez vos chagrins , & souffrez que je vous ramène dans ses bras. Les rues sont dangereuses.

BEVERLEY.

Laisse-moi. L'horreur de la nuit convient à mes pensées. . . . Ces pierres vont me servir de lit de repos (*Il se couche sur des pierres.*) Là , mon âme va se livrer aux noires idées qui l'agitent ,

jusqu'à ce que les premiers rayons du jour me réveillent en sursaut, le cœur dévoré de remords, & déchiré par toutes les furies de l'enfer.

JARVIS.

Pour l'amour de Dieu, Monsieur.... je vous conjure à genoux de vous relever, & de chasser de votre esprit ces funestes pensées. Calmez vos sens, & ne vous abandonnez point à votre désespoir.... Levez-vous, je vous en supplie.... Tous les momens de votre absence sont mortels pour ma pauvre Maîtresse.

BEVERLEY.

Comment ! je l'ai ruinée, & elle n'est pas plus irritée contre moi ? (*En se relevant.*) C'en est trop.... Je ne puis y résister. O Jarvis ! que l'état d'un malheureux est cruel, quand il n'a plus de ressource que dans la mort ou le désespoir.

JARVIS.

O Ciel ! dans ta miséricorde envoie-lui la paix & la résignation ! Hélas, Monsieur, si les êtres qui habitent l'autre monde connoissent tout ce qui se passe en celui-ci, quelle doit être la dou-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 143

leur de votre pere , de votre mere , quoique dans le Ciel & dans le sein du bonheur ? Souffrez que je vous conjure par leur respectable mémoire , par la tendre innocence de votre enfant que vous laissez sans ressource , par les chagrins mortels de ma pauvre Maîtresse , de relever votre courage , & de ne pas succomber à vos peines.

BEVERLEY.

Vertueux Vieillard ! tes larmes & tes prieres ont touché mon cœur , malgré les amertumes qui le dévorent. O ! si j'avois écouté tes sages avis , rien n'eût manqué sur la terre à mon bonheur.... J'étois si heureux , qu'en formant même un seul desir de l'être davantage , j'eusse été le plus coupable des hommes. Mais je me suis révolté contre le Ciel qui me combloit de bénédictions , & j'ai attiré sur moi sa juste vengeance.

JARVIS.

Résignez-vous à votre sort , Monsieur , & vous pouvez prétendre encore au bonheur.

BEVERLEY.

Je t'en prie ne cherche point à flatter ma misère.

Je ne le fais pas non plus, Monsieur.... Écoutons, j'entends du bruit.... Allons de ce côté-ci. Nous pouvons rentrer à la maison sans être reconnus.

BEVERLEY.

Eh bien, conduis-moi donc.... Sans être reconnus, dis-tu ? Hélas ! je ne crains que les regards de ma triste famille dont j'ai fait le malheur.

SCENE XV.

Elle se passe dans la maison de Stukely.

STUKELY, DAWSON.

STUKELY.

VIENS ici, Dawson. Je suis à la torture, je frissonne dans l'attente que l'affaire de cette nuit se termine. Dis-moi tes pensées : Bates est-il déterminé, ou hésite-t-il encore ?

DAWSON.

D'abord il m'a paru irrésolu : il souhaitoit que je me chargeasse du coup,
il

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 145
il maudissoit sa lâcheté qui lui faisoit
craindre les événemens.

STUKELY.

L'as-tu laissé dans ces irrésolutions ?

DAWSON.

Non ; nous nous sommes promenés
ensemble , & à l'abri de l'obscurité ,
nous avons vu Beverley & Lewson se
débattre vivement , mais ils se sont bien-
tôt calmés ; & dans le moment je suis
parti , pour me rendre promptement chez
vous , ayant laissé Bates bien décidé à
poignarder Lewson.

STUKELY.

Tu m'as rendu la vie Cette que-
relle est survenue bien à propos ; car si
mes espérances ne m'abusent point ,
elle doit être mortelle pour Beverley.

DAWSON.

Vous m'étonnez. Lewson & lui
étoient amis.

STUKELY.

Mais mon imagination fertile a su
les rendre ennemis. Si Lewson meurt ,
Beverley fera son assassin. La Chambre

Tome I.

G

des Douze (a) le décrètera. Ne me fais pas de question ; contente-toi de suivre mes ordres. J'ai depuis quelques jours entre les mains cet écrit : (*Il tire un porte-feuille.*) J'attendois l'occasion de m'en servir. Elle est arrivée : prens-le & donne-le à un Exempt. Il faut l'employer sur le champ. (*Il lui donne un papier.*)

DAWSON.

Contre Beverley ?

STUKELY.

Lis-le. C'est pour l'argent que je lui ai prêté.

DAWSON.

Il ira donc en prison ?

STUKELY.

Je t'ai demandé de l'obéissance & ne veux point de répliques. Il sera cette nuit enfermé dans un cachot. Suivant les apparences , il n'est pas encore rentré chez lui. Va l'attendre à sa porte , & vois exécuter cette Sentence ?

(a) La Chambre des Douze à Londres est composée de Juges choisis , pour juger d'un fait sur la déposition de témoins ; on leur fait prêter serment pour cet effet.

DAWSON.

Contre un malheureux qui n'a rien,
qui est insolvable ?

STUKELY.

Pauvre esprit que tu es, si Lewson
meurt, qui l'a assassiné ? Ne les a-t-on
pas vus aux prises l'un avec l'autre ?
D'ailleurs ce que j'ai su des desseins de
Beverley, m'annonçoit assez qu'ils n'é-
toient plus amis Je l'ai instruit
peut-être un peu tard des discours de
Lewson, mais c'est un acte de vertu
dont l'humanité doit me savoir gré.
Me comprenez-vous maintenant, Mon-
sieur ?

DAWSON.

Oui, parfaitement Je vais agir
en conséquence.

STUKELY.

Hâtez-vous, & quand le coup sera
fait, revenez m'en instruire.

DAWSON.

Adieu donc.



SCENE XVI.

STUKELY.

STUKELY.

DEBITE actuellement tes contes ,
femme imprudente & aveugle dans ton
amour. Pour toi , Lewson , si tu peux
m'outrager une seconde fois , je tombe
à tes genoux & te reconnois pour mon
Maître.

L'avarice n'a plus d'empire sur mon cœur ;
Il ne respire plus que vengeance & fureur.
J'attends , en frémissant , que mon destin s'a-
cheve.

Avant la fin du jour , la fortune m'élève
Au faite du bonheur au comble de mes vœux ,
Ou creuse sous mes pas un précipice affreux ,

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE I.

(*Dans la maison de Stukely.*)

STUKELY, BATES, DAWSON.

BATES.

CE pauvre Lewson ! Mais je vous en ai assez parlé la nuit dernière. . . Je ne puis penser à lui sans frémir.

STUKELY.

Dans la rue, dites-vous ? Et dans ce moment il étoit seul ?

BATES.

Auprès de sa porte même : il me conduisoit chez lui. J'avois pris pour prétexte une affaire dont j'avois à lui parler, & dans le moment qu'il frappoit, je lui ai percé le cœur.

STUKELY.

Et il est tombé sur le champ ?

G iij

BATES.

Vous aimez, à ce que je vois, à me faire répéter la chose. Je vous ai dit qu'il étoit tombé sans jeter un cri.

STUKELY.

Qu'en disoit-on ce matin dans la Ville ?

BATES.

Que le guet dans sa tournée l'avoit trouvé & avoit réveillé les domestiques. Je me suis mêlé dans la foule de ceux qui sont entré, & je l'ai vu mort dans sa propre maison.... La vue m'en a fait trembler.

STUKELY.

Diffipez vos frayeurs, jusqu'à ce que, du fond de son tombeau, il vienne nous accuser.... Nous n'avons plus d'ennemi à craindre que Beverley peut-être, & nous le tenons renfermé dans une prison.

BATES.

Faut-il aussi l'assassiner ?

STUKELY.

Non, mon dessein est de le faire périr par le glaive des Loix.... A quelle heure Lewson est-il mort ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 151

BATES.

A minuit.

STUKELY.

Rien ne pouvoit nous arriver de plus heureux..... Beverley (à Dawson) a été arrêté à une heure, m'avez-vous dit ?

DAWSON.

A une heure précise.

STUKELY.

C'est bon. Nous en parlerons encore tout à l'heure.... Sa femme & sa sœur étoient avec lui sans doute ?

DAWSON.

Oui, avec le bon homme Jarvis. Je vous en aurois parlé la nuit dernière, si vous n'aviez pas été si occupé. Il est heureux pour vous que vous ayez un cœur de bronze ; ce récit pourroit vous attendrir vous-même..

STUKELY.

Ne me le faites donc pas.

DAWSON.

Je l'ai suivi jusques chez lui, en lui témoignant la part que je prenois à ses malheurs. J'ai laissé la porte ouverte ; les Archers sont venus & l'ont arrêté..... En vérité, je jouois là un rôle bien

LE JOUEUR ;
odieux. . . . Mais n'en parlons pas . . .
J'ai suivi mes instructions.

STUKELY.

Qu'a-t-il dit ?

DAWSON.

Il m'a accusé de perfidie, vous a traité d'homme sans foi, est convenu de l'argent que vous lui aviez prêté, & s'est soumis à son malheureux sort.

STUKELY.

Et les femmes ?

DAWSON.

La surprise les a rendues muettes pendant quelques minutes. Ensuite elles se sont regardées d'un œil consterné & le visage baigné de larmes ; mais la fureur & la rage leur ont bientôt rendu la parole, & se livrant alors à leur désespoir, elles m'ont accablé de malédictions, ainsi que le monstre dont j'étois le ministre.

STUKELY.

Avez-vous essuyé cet orage en Philosophe ?

DAWSON.

Oui, mais ce qui est arrivé ensuite m'a déchiré le cœur. J'avois ordonné aux Archers de saisir leur prisonnier.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 153

Aussi-tôt les femmes ont jetté de grands cris, & ont voulu le suivre, mais nous les en avons empêchées. Alors tombant à genoux l'une & l'autre, éperdues, hors d'elles-mêmes, elles ont employé pour nous attendrir, toute l'éloquence que donne la douleur & l'infortune. Dans ce moment mon cœur, pour la première fois a été sensible à la pitié, & si les Archers se fussent laissés fléchir, ainsi que moi, j'eusse tout abandonné, & me serois enfui en me maudissant moi-même. Mais l'habitude a endurci leurs cœurs. Les pleurs de la beauté, le cri de la nature ne peuvent rien sur ces ames féroces. Aussi l'ont-ils arraché de leurs bras & mis en prison, n'ayant d'autre consolation que Jarvis qui l'y a suivi.

STUKELY.

Laiissons-le dans cette prison, jusqu'à ce que nous poussions les choses plus loin avec lui Et pour vous, Monsieur, trêve de compassion, s'il vous plaît. Un homme de votre sorte, nourri dans le crime, & employé, dès son enfance, aux actions les plus odieuses, devoit ne pas connoître la compassion.

Vous me parlez sur ce ton, Monsieur.... Vous auriez bien dû nommer l'esprit infernal qui m'a séduit....

STUKELY.

Cela est faux. Vous étiez un méchant homme quand je vous ai connu, & je vous ai employé comme tel.... Mais n'en parlons plus... Nous nous sommes engagés trop avant pour reculer. Lewson est mort, & nous sommes tous les trois coupables de son assassinat. C'est à quoi nous devons penser.... Lorsque nous serons nous-mêmes hors de danger, nous aurons assez de temps à donner à la compassion. Beverley vit toujours, quoiqu'en prison.... Ses malheurs réveilleront son désespoir, & on peut faire des découvertes qui nous perdent tous. Il faut prendre des mesures & promptement. Vous l'avez vu (à Bates) la nuit dernière aux prises dans la rue avec Lewson ?

BATES.

Oui, & son Maître d'Hôtel Jarvis l'a vu ainsi que moi.

STUKELY.

Il nous servira de témoin. Voilà de

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 155

quoi instrumenter. Un témoin involontaire est d'un grand poids. Je vous ai déjà fait connoître quelque chose de mon dessein Beverley doit être l'assassin de Lewson, nous ferons parties & déposerons contre lui. Mais la maniere de procéder à sa conviction, demande du temps & des réflexions.... Suivez-moi; nous ferons mieux dans la chambre voisine pour en conférer secrètement.... Mais sur-tout, Monsieur, (à Dawson) faites-nous grace de votre compassion. Il faut la remettre à un temps plus favorable. Venez avec moi.

SCENE II.

Elle se passe dans la maison de Beverley.

MAD. BEVERLEY., CHARLOTTE,

MAD. BEVERLEY.

VOUS n'avez encore aucune nouvelle de Lewson?

CHARLOTTE.

Non. Il est sorti de bonne heure et

matin, & ne fait pas ce qui s'est passé.

Mad. BÉVERLEY.

Voilà huit heures qui sonnent. . . .
Je ne l'attendrai pas plus long-temps.

CHARLOTTE.

Attendez du moins que Jarvis soit revenu. Il a déjà envoyé deux fois ici pour nous y retenir jusqu'à son retour.

Mad. BÉVERLEY.

Je ne vis point dans cette cruelle séparation. . . . O ! quelle nuit affreuse que la dernière nuit ! Je ne voudrois point en passer une pareille pour toutes les richesses du monde. Mon pauvre Beverley ! qu'il a dû souffrir ! Cette pensée me déchire le cœur. . . . L'avoir vu arracher de mes bras à minuit. . . . Pour habiter un réduit froid & humide , un horrible cachot , où les vents soufflent peut-être de toutes parts ! privé d'une tendre épouse qui partageroit ses peines ! livré à des réflexions qui ne peuvent qu'ajouter à ses chagrins ! Cet état est trop accablant. . . . Si j'avois eu plus de tendresse pour lui , ils ne l'auroient pas arraché de mes bras. Ils m'auroient plutôt arraché la vie. . . . J'ai résisté trop foiblement.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 157

CHARLOTTE.

Vous devez vous rendre plus de justice. Nous avons fait tout ce que nous avons pû faire. Jarvis a fait le reste. . . . Cet honnête vieillard lui donnera quelque consolation. Pourquoi tarde-t-il donc à revenir ?

Mad. BEVERLEY.

Ce retard m'inspire encore une nouvelle crainte ; peut-être rend-il à son Maître ses derniers devoirs. Peut-être recueille-t-il ses derniers soupirs.

CHARLOTTE.

Mais le voilà qui vient , avec un visage riant.

S C E N E III.

Mad. BEVERLEY, CHARLOTTE,
JARVIS.

Mad. BEVERLEY.

LES pleurs annoncent-ils la joie ? Hélas ! il fond en larmes ! parlez-lui , Charlotte pour moi je ne pourrois le faire.

Comment se trouve votre Maître,
Jarvis ?

JARVIS.

Je suis foible & vieux , Madame ; &
mes larmes préviennent ma réponse. . . .
Mais ne pleurez pas , Madame , (*à Ma-*
dame Beverley.) j'ai une bonne nou-
velle à vous apprendre.

Mad. BEVERLEY.

Quelle nouvelle ? Donnez-m'en
de bonnes de Beverley ; voilà ce que je
puis apprendre de plus agréable.

JARVIS.

Son esprit se calmera. . . . Tout chan-
gera de face. . . . Les nouvelles que j'ai
à lui dire , rappelleront la joie dans son
cœur . . . Qu'on est ridicule à mon âge !
Ma vieillesse dégénère en enfance. J'ai
une heureuse nouvelle à vous apprendre,
& les larmes me coupent la parole.

CHARLOTTE.

Répandez-en un torrent , & ne diffé-
rez plus de nous la dire (*avec vivacité.*)

Mad. BEVERLEY.

Quelle est cette nouvelle , Jarvis ?

JARVIS.

Cependant pourquoi me réjouirois-je

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 159
de la mort d'un vieillard ? votre Oncle,
Madame , est mort hier.

Mad. BEVERLEY.

Mon Oncle ! . . . O Ciel !

CHARLOTTE.

Comment avez-vous appris sa mort ?

JARVIS.

Son Intendant venoit vous en instruire , Madame , lorsque je l'ai rencontré dans la rue : s'informant où vous logiez . . . Je devrois peut-être cacher ma joie . . . Mais il étoit vieux , & mon pauvre Maître est en prison . . . Il va revenir à la vie. O quel heureux événement ! Son état me faisoit mourir de douleur.

CHARLOTTE.

Où avez-vous laissé l'Intendant ?

JARVIS.

Je n'ai pas voulu l'amener ici , & le rendre témoin de tous vos malheurs. D'ailleurs , je voulois , avant de mourir , vous annoncer une bonne nouvelle. Mon pauvre Maître oubliera ses disgraces.

Mad. BEVERLEY.

Qui nous arrête ? Courons le trouver . . . Nous différons notre bonheur.

Je n'ai point pensé à amener une voiture; mais Lucie en est allé chercher une.

Mad. BEVERLEY.

Qu'en avons-nous besoin? La joie m'a donné des ailes.

CHARLOTTE.

Pour moi je retiens mes transports; jusqu'à ce que mon frere les partage. Comment a-t-il passé la nuit, Jarvis?

JARVIS.

Il l'a passée, Madame, comme un homme frappé des idées les plus noires & les plus affreuses. Quand on l'eut laissé dans le triste réduit qu'il devoit habiter, il s'est jetté sur un méchant lit, où il est resté jusqu'au point du jour dans un morne silence. Il ne donnoit d'autres signes de vie que quelques soupirs & quelques larmes qui lui échappoient de temps en temps. Je lui parlois, mais il ne vouloit pas m'écouter, & lorsque je continuois, il levoit les mains sur moi, comme pour me frapper.

Mad. BEVERLEY.

Quel cruel état! Mais qu'a-t-il dit, Jarvis? A-t-il gardé le silence pendant toute la nuit?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 161

JARVIS.

Non, Madame. Au point du jour il s'est précipité du lit; & jettant sur moi des yeux égarés, il m'a demandé qui j'étois. Je le lui ai dit, ajoutant que j'étois venu pour lui donner quelque consolation.... Va-t-en, malheureux vieillard, m'a-t-il répondu.... J'ai juré de ne jamais en recevoir.... Ma Femme! Mon Fils! Ma Sœur! Je les ai tous ruinés; je ne veux plus entendre parler de consolation.... Laisant ensuite tomber ses bras, & se jettant à genoux, il s'est accablé lui-même de malédictions.

Mad. BEVERLEY.

Cette situation est trop affreuse!... Mais vous ne l'avez point abandonné dans cet état.

CHARLOTTE.

Je suis bien sûre que non.

JARVIS.

Je n'aurois jamais été assez inhumain, Madame. Je l'ai fait revenir insensiblement à lui-même. Un torrent de larmes a soulagé son cœur. Ensuite il m'a appelé le meilleur de ses amis, & m'a demandé pardon comme un enfant....

J'étois un enfant moi-même dans ce moment. Mon cœur palpitait ; je ne pouvois lui parler. Il a détourné la tête pendant une minute ou deux , & étouffant quelques soupirs , il m'a demandé des nouvelles de sa famille ruinée.... Il s'est servi de cette expression, Madame. Il m'a demandé comment vous aviez soutenu la malheureuse scene de la nuit dernière ? ... Si vous auriez assez de bonté pour venir le voir en prison ? Il m'a prié ensuite de venir vous trouver promptement. Je lui ai dit que je voulois le voir avant plus calme & plus tranquille. Il m'a promis qu'il le feroit , & après quelques momens d'agitation , il est revenu entièrement à lui-même. Alors je suis sorti , laissant avec lui quelqu'un à qui j'ai bien recommandé de le veiller de près. Il y a une heure que je l'ai quitté. Je ne croyois pas , en courant vous chercher , avoir une aussi bonne nouvelle à vous annoncer.

Mad. BEVERLEY.

Quelle est-elle ? ... Mais nous avons attendu trop long-temps. Nous n'avons pas besoin d'une voiture.

2
TRAGÉDIE BOURGEOISE. 163

CHARLOTTE.

Ecoutez : j'en entends une à la porte.

JARVIS.

Lucie vient nous en avertir.... Nous
allons partir.

Mad. BEVERLEY.

Allons le consoler ou mourir avec
lui.

SCENE IV.

Elle se passe chez Stukely.

STUKELY, BATES, DAWSON.

STUKELY.

L y a au moins une présomption
bien évidente. Si elle ne suffit pas, nous
aurons recours à quelques sermens de
plus, que nous ne paroîtrons faire que
malgré nous, pour donner plus de poids
à notre accusation. Je vous ai dit com-
ment il falloit nous y prendre. Il faut
faire périr Beverley.... Nous l'avons
déjà vivement attaqué ; ne ralentissons
pas notre poursuite ; il faut qu'il meure,
ou l'opprobre & le supplice nous atten-

dent. Pensez à cette alternative , & rappelez-vous vos instructions. Vous , Bates , ne tardez pas à vous rendre à la prison. Je ne vous y précéderai que de quelques minutes. Et vous , Dawson , rendez-vous-y quelques minutes après.... Partageons - nous ainsi. . . . Mais , répondez-moi ; vous sentez-vous la résolution que doivent avoir des hommes ? Agirez-vous en gens de cœur ?

BATES.

En scélérats plutôt. . . . Mais vous pouvez compter sur nous.

STUKELY.

Comme sur des gens déterminés ? ... Vous ne me répondez pas , Dawson.... C'est sans doute la compassion qui vous fait hésiter.

DAWSON.

Non , je l'ai étouffée. . . . Ma réponse est celle de Bates : vous pouvez compter sur moi.

STUKELY.

Envisagez la récompense ! Nous jouirons en paix de nos richesses. J'ai juré de partager avec vous jusqu'au dernier chelin. (*) Séparons-nous pour nous re-

(*) Chelin , monnaie d'argent qui vaut 12 sols d'Angleterre.

trouver dans la prison. . . . Rappellez-vous vos instructions & vos promesses.

SCENE V.

(Elle se passe dans la prison.)

On y voit Beverley assis. Au bout de quelques minutes il se leve , & s'avance sur le Théâtre.

BEVERLEY. . . .

ENFIN ma dernière heure est venue. Je suis jugé sans appel , & mon Arrêt est la mort. Je ne sai quel sort est réservé à quiconque attente sur ses jours Mais ce que je sai C'est que le poids d'une vie odieuse m'est trop insupportable Mon ame succombe aux tourmens qui la déchirent (Il veut se mettre à genoux.) Pere de miséricorde Je ne puis prier Le désespoir appesantit sur moi sa main de fer , & me dévoue à la mort. Conscience ! trop coupable conscience ! Tu jettes des cris qui m'épouvantent Voilà de quoi te calmer. (Il tire de sa poche une phiole &

la considere.) Tu es l'ami des malheureux, tu guéris & termines leurs peines.... Descends dans mon cœur.... (*Il avale le poison.*) O si l'homme s'anéantissoit tout entier dans le tombeau ! Mais si l'ame voit & sent encore tout ce que souffrent les personnes cheres qu'on laisse après soi, l'éternité n'a point de tourment si cruel.... Je n'y veux plus penser.... La réflexion vient trop tard.... Il fut un temps où je devois la faire.... Il est passé.... Qui est là ?

SCENE VI.

BEVERLEY , JARVIS.

JARVIS.

C'EST un homme qui se flattoit de vous trouver plus tranquille.... Pourquoi détourner vos regards de dessus moi ?... Je vous apporte des nouvelles consolantes.... Voyez d'ailleurs quelles sont les personnes qui me suivent.

BEVERLEY.

Ma femme & ma sœur ! Eh bien, avant de quitter la vie, j'aurai encore

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 167
un cruel assaut à soutenir, mais du moins
fera-t-il le dernier.

(à part.)

SCENE VII.

BEVERLEY, Mad. BEVERLEY,
CHARLOTTE, JARVIS.

Mad. BEVERLEY.

O U est-il? (*Elle se precipite à son col.*) Je le possède enfin, je le tiens dans mes bras! ils ne pourront plus me l'arracher.... Mon cœur, j'ai à vous apprendre des nouvelles qui vous rendront le plus heureux des hommes.... Mais ne me regardez donc pas d'un œil si froid.

CHARLOTTE.

Comment vous trouvez-vous, mon frere?

Mad. BEVERLEY.

Hélas! il ne nous écoute pas... Parlez-moi, mon ami. Je souffre trop à vous voir dans cet état.

BEVERLEY.

Je souffre trop aussi à vous voir dans cet infame lieu.

Mad. BEVERLEY.

Nous venons vous en tirer . . . Nous venons vous dire que vos affaires vont se rétablir , que la Providence a vû nos malheurs , & nous a envoyé des moyens de les finir Votre oncle est mort hier.

BEVERLEY.

Mon Oncle ! que me dites-vous-là... le cœur me manque.

Mad. BEVERLEY.

Hélas ! Je croyois vous avoir dit une nouvelle consolante.

BEVERLEY.

Dites-moi donc qu'il vit . . . Si vous voulez me consoler , dites-moi qu'il vit encore.

Mad. BEVERLEY.

Et quand je vous le dirois Puis-je le rappeler du tombeau ? . . . Il est mort hier.

BEVERLEY.

Et je suis son héritier ?

JARVIS.

De tout son bien , Monsieur. Supportez , je vous prie , sa mort courageusement.

BEVERLEY.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 169

BEVERLEY.

..Oui, oui.... (*Il s'arrête.*) Eh bien ne dit-on pas dans le monde que je suis riche actuellement?

Mad. BEVERLEY.

Mais oui, on le dit & avec raison....
Que veulent dire ces yeux égarés?

BEVERLEY.

Le sont-ils en effet? Je ne m'attendois pas à cette nouvelle. Mais m'a-t-il tout laissé?

JARVIS.

Tout absolument, Monsieur... Il ne pouvoit faire autrement.

BEVERLEY.

J'en suis fâché.

CHARLOTTE.

Fâché! Pourquoi donc?

BEVERLEY.

Vous avez perdu un Oncle, Charlotte.

CHARLOTTE.

Que la paix & le bonheur soient avec lui.... Mais la mort d'un homme âgé est-elle donc si effrayante?

BEVERLEY.

J'aurois souhaité qu'il fut immortel!

Tome I.

H

Mad. BEVERLEY.

Le Ciel m'est témoin que je n'ai pas désiré sa mort. Mais c'étoit la volonté de la Providence , qu'il mourût D'où vient donc cette agitation ?

BEVERLEY.

La mort n'a-t-elle rien d'effrayant ?

Mad. BEVERLEY.

Non , quand elle enleve un homme âgé. Cependant si la sienne vous chagrine tant , je souhaiterois qu'il vécût encore.

BEVERLEY.

Je le souhaiterois aussi de tout mon cœur.

CHARLOTTE.

Mais pourquoi donc ? Que voulez-vous dire ?

BEVERLEY.

Rien Comment avez-vous appris sa mort ?

Mad. BEVERLEY.

Nous la savons de son Intendant. Je voudrois pour beaucoup l'avoir toujours ignorée.

BEVERLEY.

O si je l'avois sue un peu plutôt !
Ce que j'ai à vous dire va vous glacer

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 171

d'horreur ; ou si l'usage de la parole vous
reste encore , vous ne vous en servirez
que pour me maudire.

MAD. BEVERLEY.

Hélas ! qu'avez-vous à nous dire qui
mérite nos malédictions ? Je ne
cesserai jamais de bénir mon époux.

BEVERLEY.

Non ; je n'ai mérité que vos malé-
dictions. Il n'existe point d'homme sur
la terre aussi coupable que moi. Cette
riche succession , cette seconde faveur
du Ciel qui auroit terminé nos peines ,
qui ne nous eût rien laissé à désirer ; eh
bien la nuit dernière , dans un instant
maudit , je l'ai vendue.

CHARLOTTE.

Vendue ! Comment vendue ?

MAD. BEVERLEY.

C'est impossible Cela ne peut
être.

BEVERLEY.

L'infame Stukely , secondé de tout
l'Enfer , m'a porté à cette action détes-
table. Pour payer de fausses dettes
d'honneur , pour réparer mes pertes ,
j'ai vendu cette succession Je l'ai
vendue pour une somme modique que
j'ai perdu avec des scélérats.

H ij

Il faut donc renoncer à tout.

BEVERLEY.

Oui, à la liberté & à la vie . . .
Venez (*à Madame Beverley*) j'attends
vos malédictions.

Mad. BEVERLEY.

O Ciel ! écoute-moi ! (*elle se jette
à genoux.*) regarde ses peines d'un œil de
miséricorde & de pitié ! dissipe les noirs
chagrins qui obscurcissent son front !
ramene la paix dans son cœur ! efface
de sa mémoire l'idée de ses malheurs !
Sauve-le de son désespoir ! si l'infortune
& la misère doivent être le partage de
l'un des deux , qu'elles ne soient que
le mien , qu'elles n'accablent que moi
seule ! Je souffrirai tout sans me plaindre,
si tu le rends heureux. Ces yeux sans
cesse élevés vers toi , invoqueront sur
lui tes bénédictions. Ces mains travaille-
ront à sa subsistance : que remplissant
tous les devoirs d'une femme tendre &
fidelle , je serve à sa consolation , ainsi
qu'à son bonheur ! . . . O Ciel ! exauce-
moi ! que ce soit là ma récompense ! (*Elle
se relève.*)

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 173

BEVERLEY.

Je voudrois l'invoquer comme vous, si je ne craignois que dans sa juste vengeance il ne changeât mes prieres en malédictions. Qu'ai-je à lui demander? Qu'ai-je désormais de commun avec l'espérance? invoquerois-je le Ciel, pour qu'il prolongeât mes jours? Non; le terme de ma vie est fixé irrévocablement. Seroit-ce pour qu'il répandît sur vous & votre famille tous les biens de la terre? m'épuiserois-je en souhaits, pour une épouse, pour un fils, pour une sœur que j'ai ruinés? Non, j'ai fait une action qui doit me rendre horrible à vos yeux

Mad. BEVERLEY.

Pourquoi donc horrible? La pauvreté l'est-elle? . . . Les besoins réels de la vie ne sont qu'en petit nombre. Un travail léger & facile y fournira La joie le rendra plus léger encore La joie est la compagne de l'honnête industrie nous nous y livrerons sans réserve.

BEVERLEY.

Je dois y renoncer à jamais

H iij

Oh ! vous ne savez pas tout. Ce que j'ai fait est irréparable.

Mad. BEVERLEY.

Qu'avez-vous donc fait ? . . . Quels regards vous jetez sur moi !

BEVERLEY.

J'ai fait une action qui crie vengeance contre moi qui met le sceau à votre malheur dans cette vie, & au mien dans l'autre.

Mad. BEVERLEY.

Non , non ; je suis trop sûre de la bonté de votre cœur Hélas ! Charlotte , il n'est plus à lui Ses regards me glacent d'effroi Aidez-moi à le consoler Il ne peut avoir rien fait contre la probité.

CHARLOTTE.

Hélas ! je crains tout ce que je puis imaginer de pis Qu'avez-vous fait mon frere ?

BEVERLEY.

Une action horrible.

JARVIS.

Ne lui faites plus de questions , Madame La dernière Scene lui a troublé les sens. Il ne lui faut qu'un peu de temps pour le calmer.

SCENE VIII.

BEVERLEY, Madame BEVERLEY,

CHARLOTTE, JARVIS,

STUKELY.

BEVERLEY.

Que vient faire ici ce scélérat ?

STUKELY.

Il vient vous rendre la liberté & la vie. Voilà, Madame, ce qui lui assure l'une & l'autre (*Il donne un papier à Madame Beverley.*) qu'il fuie sur le champ. En le faisant arrêter la nuit dernière, je lui ai rendu un service d'ami, mais trop tard.

CHARLOTTE.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

STUKELY.

Je dis qu'il a été arrêté trop tard. J'aurois voulu qu'il n'eût pas trempé ses mains dans le sang, mais il étoit trop tard.

Mad. BEVERLEY.

Trempé ses mains dans le sang !...

H iv

176 LE JOUEUR,
& dans le sang de qui ! . . . O le mal-
heureux ! ô l'infâme !

STUKELY.
Dans le sang de Lewson.

CHARLOTTE.
Non , scélérat ! Mais qu'est-il arrivé
à Lewson ! Parle vite.

STUKELY.
Vous ne le savez donc pas ! je croyois
en entendre l'aveu de la bouche de l'assas-
sin même.

CHARLOTTE.
Quel est-il , & de qui ? . . . Seroit-ce
de Lewson ? Dis-moi qu'il vit , & je
tombe à tes genoux ; tu feras un Dieu
pour moi. (*Avec une extrême viva-
cité.*)

STUKELY.
Hélas ! je voudrois vous le dire ; mais
tout le monde parle d'un assassinat. La
pitié seule m'amene ici. Je suis venu pour
sauver le frere , mais non pour donner la
mort à la sœur. Lewson ne vit plus.

CHARLOTTE.
O Ciel ! Je suis perdue . . . Qui l'a
assassiné ? mais cela ne peut être. Quel
crime a-t-il commis pour mourir ? mal-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 177
heureux ! il vit , il vit & vengera mon
désespoir.

Mad. BEVERLEY.

Possédez-vous , ma chere Charlotte.

CHARLOTTE.

Non , je ne puis ; ma constance est à
bout.

Mad. BEVERLEY.

C'est la pitié qui l'amene , dit-il , ô
l'homme détestable ! l'ami est donc as-
sassiné , & c'est-là l'assassin ? (*en mou-
rant Beverley.*)

BEVERLEY.

Arrêtez l'une & l'autre ; continuez ,
Monsieur.

Non , la justice va terminer tout. . . .
Voilà un témoin.

SCENE IX.

BEVERLEY , Mad. BEVERLEY ,

CHARLOTTE , STUKELY ,

JARVIS , BATES.

BATES.

LA nouvelle , je le vois , Madame ,
vous a effrayée. Mais rassurez - vous ,

H v

178 LE JOUEUR,
(à Charlotte.) il y a quelqu'un à la
porte qui vous demande. . . . Allez le
trouver sur le champ.

CHARLOTTE.

O quel coup de poignard ! (*elle sort.*)

SCENE X.

BEVERLEY , Mad. BEVERLEY ,
STUKELY, JARVIS, BATES.

Mad. BEVERLEY.

SUIVEZ-la , Jarvis. S'il est vrai que
Lewson soit mort , sa douleur peut la
tuer.

BATES.

Non , Madame , il faut que Jarvis
reste ici. J'ai quelques questions à lui
faire.

STUKELY.

Il faut plutôt lui faire prendre la fuite.
Son témoignage peut être funeste à son
Maître.

BEVERLEY.

Tout ceci m'a l'air de quelqu'in-
trigue.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 179

BATES.

Il vous a trouvé la nuit dernière aux prises avec Lewson , dans la rue. (*A Beverley.*)

Mad. BEVERLEY.

Non , je suis sûre que non.

JARVIS.

Ou si je l'ai trouvé. . . .

Mad. BEVERLEY.

Cela est faux , bon homme. . . . Ils n'ont point eu de querelle , & ils n'avoient aucun sujet d'en avoir.

BEVERLEY.

Laissez-le continuer , Madame. . . .
Ah ! le cœur me manque , apportez-moi un siège. (*Il s'assied.*)

Mad. BEVERLEY.

Vous êtes abattu , mon cœur , vous tremblez. . . . Vos regards sont fixes. . . . Cependant vous êtes innocent. Si Lewson est mort , ce n'est pas vous qui l'avez tué.

S C E N E X I.

BEVERLEY , Mad. BEVERLEY ,
STUKELY, JARVIS, BATES ,
DAWSON.

STUKELY.

QUI a envoyé chercher Dawson ?

BATES.

C'est moi. . . . Nous avons encore
un témoin , auquel vous ne pensez
guere.... Il est là à la porte.

STUKELY.

Quel est-il ?

BATES.

C'est un homme de poids. Il entre ,
voyez-le.



SCENE XII.

BEVERLEY , Mad. BEVERLEY ,
LEWSON, CHARLOTTE,
STUKELY, JARVIS , BATES,
DAWSON.

STUKELY.

LEWSON ! ô les perfides ! (*à Bates & Dawson.*)

Mad. BEVERLEY.

Vous êtes donc sorti du tombeau !
Quel bonheur imprévu !

CHARLOTTE.

Ce n'est peut-être que son esprit. Au moins le souhaiteriez - vous , Monsieur. (*à Stukely.*)

JARVIS.

Quel est cet énigme ?

BEVERLEY.

Expliquez-nous le promptement. (*à Lewson.*) Je n'ai plus que quelques momens de vie.

Mad. BEVERLEY.

Hélas ! que dites-vous ! vous passerez une vie longue & heureuse....

Pendant que ce misérable, (*en montrant Stukely.*) couvert d'infamie, expiera ses crimes. Mon histoire n'est pas longue. . . . J'avois trop pénétré dans ses intrigues, voilà pourquoi il m'avoit condamné à périr. Bates, pour prévenir cet assassinat, s'en est chargé. . . . Je suis resté chez moi pour accréditer le bruit de ma mort. . . .

CHARLOTTE.

Et pour me plonger dans l'état le plus cruel. . . .

LEWSON.

J'ai senti, ma chere Charlotte, tout ce qu'il avoit d'affreux. J'aurois voulu vous dire tout avant. . . . Mais ma vengeance s'y opposoit. Le projet de ce scélérat n'a été exécuté qu'à moitié. La Sentence qu'a fait exécuter Dawson a suivi ce meurtre supposé. . . . Et maintenant, comptant sur ses Associés, qu'il croyoit aussi méchans que lui, il vient accuser Beverley de cet assassinat.

Mad. BEVERLEY.

Quel monstre !

BATES.

Dawson & moi en sommes témoins.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 183

LEWSON.

Ainsi que de cent autres perfidies,
Ce ne sont que des filoux & des Dés pi-
pés qui ont ruiné Beverley. Stukely a
tout imaginé , & possède seul tous ses
biens.

DAWSON.

S'il n'eût pas voulu nous rendre cou-
pables d'un assassinat , nous aurions tou-
jours continué notre infame métier.

Mad. BEVERLEY.

C'est ainsi que le Ciel change le mal
en bien. Il permet le crime , pour rap-
peller les hommes à la vertu.

LEWSON.

Mais il punit l'instrument du crime.
C'est ce que nos loix vont faire , mais
non en faisant mourir ce misérable. La
mort ne le puniroit pas assez. L'oppro-
bre , l'indigence , un cachot , l'insensi-
bilité qu'on aura pour sa misère , les cris
de sa conscience , les imprécations du
genre humain feront de sa vie un tour-
ment continuel.... jusqu'à ce qu'enfin
il la termine lui-même de sa propre
main..... Comment se trouve mon
ami ? (à Beverley.)

BEVERLEY.

Bien. Qui me fait cette demande?

Mad. BEVERLEY.

C'est Lewson, mon cœur. . . . Quels regards vous jetez sur lui !

BEVERLEY.

On m'a dit qu'il avoit été assassiné.

Mad. BEVERLEY.

Oui, on vous l'a dit ; mais il vit pour nous sauver.

BEVERLEY.

(à Madame Beverley.) Donnez-moi la main. . . . Cette chambre semble tourner autour de moi.

Mad. BEVERLEY.

O Ciel !

LEWSON.

C'est ce scélérat qui lui trouble les sens. Arrachez-le d'ici. (à Bates & à Dawson.) Vous m'en répondrez sur votre vie. (Bates & Dawson emmenent Stukely.)



S C E N E XIII.

BEVERLEY , Mad. BEVERLEY ,
CHARLOTTE , LEWSON ,
JARVIS.
LEWSON.

(*A Beverley.*) **C**OMMENT vous
sentez-vous , Monsieur ?

BEVERLEY.

Je me sens mal là & là. (*en
portant la main à la tête & au cœur.*)
Je m'y sens déchiré.

Mad. BEVERLEY.

Vous avez des mouvemens convul-
sifs D'où vient donc cette agita-
tion ?

LEWSON.

C'est peut-être ce passage subit de la
douleur à la joie Il a besoin de
repos La nuit dernière a été bien
cruelle pour lui. Il est frappé.

CHARLOTTE.

Oui , & sans remède mon
frere ! Oh ! que je crains pour
lui !

Mad. BEVERLEY.

O Ciel ! conserve-le ! . . . mon ami !
mon cœur ! Regardez-moi ! . . . Comme
ses yeux sont enflammés !

BEVERLEY.

Je me sens brûlé par des feux dévorans . . . j'ai été trop vite.

Mad. BEVERLEY.

Que dites-vous ? O Ciel ? je suis perdue ! . . . Au secours , Jarvis ! Courez , courez chercher du secours ! autrement votre Maître va mourir . . . Courez , au lieu de pleurer. (*Jarvis sort.*)

SCENE XIV.

BEVERLEY , Mad. BEVERLEY ,
CHARLOTTE , LEWSON.

Mad. BEVERLEY.

EN quoi donc avez - vous été trop vite ? . . . Mais ne me répondez pas . . . mes craintes m'en disent déjà trop.

BEVERLEY.

Rappelez Jarvis . . . Tous les secours humains sont inutiles pour moi.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 187

Mad. BEVERLEY.

Pourquoi donc ?

BEVERLEY.

Calmez vous , feux dévorans ! (*en mettant la main sur son cœur.*) vous me tourmenterez assez tôt. Ah ! laissez-moi respirer un moment !

Mad. BEVERLEY.

Aidez-moi , Charlotte ! Soutenez-le, Monsieur , (*à Lewson.*) son état me déchire le cœur !

BEVERLEY.

Cette crise a été cruelle Tous mes sens en sont encore frappés Où est ma femme ! Pourrez-vous me pardonner , mon cœur ?

Mad. BEVERLEY.

Hélas ! en quoi m'avez-vous offensée ?

BEVERLEY.

(*Se levant une seconde fois avec précipitation.*) Ah ! je ressens les mêmes douleurs. . . . (*Il se rassied.*) Elles sont maintenant calmées. . . . Voudrez-vous me pardonner ?

Mad. BEVERLEY.

De tout mon cœur Mais que voulez-vous que je vous pardonne ?

LE JOUEUR ,
BEVERLEY.

La lâcheté de ma mort.

Mad. BEVERLEY.

Non , non cela n'est pas.

BEVERLEY.

Pardonnez-moi cette lâcheté aussi sincèrement que mon ame la déteste. Si Jarvis ne m'eut pas quitté ce matin , je pouvois être encore heureux ; mais succombant à ma honte me voyant dans une prison déchiré par des remords qui me reprochoient vos malheurs . . . Entraîné par le désespoir . . . aveuglé par la fureur . . . J'ai profité de l'absence de Jarvis , j'ai gagné le malheureux , à la garde duquel il m'avoit laissé , & j'ai avalé du poison.

Mad. BEVERLEY.

O la funeste catastrophe !

CHARLOTTE.

O l'horrible & cruelle action !

BEVERLEY.

Oui , je la déteste comme vous . . . Je vais bien-tôt rendre compte à mon Juge . . . Le calme où je me trouve est l'avant-coureur de la mort ; cependant c'est une faveur du Ciel à mon égard. Je souhaitois un instant de tranquillité ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 189

qui me permît de fléchir la vengeance divine par la vivacité de mes regrets , par la sincérité de mon repentir Soutenez moi sur mes genoux. (*Ils le prennent dans leurs bras , & le soutiennent sur ses genoux.*) Je vais prier pour vous aussi. O Dieu qui m'avez créé , écoutez-moi ! Si pour une vie coupable , si pour avoir attenté sur mes jours , votre justice me condamne , je me sou mets à votre arrêt ; mais si du trône de miséricorde où vous êtes assis , vous me regardez d'un œil de pitié , faites luire dans mon ame un rayon d'espérance ! qu'elle puisse dans ces derniers & terribles momens , goûter quelque consolation ! Effuyez les larmes de ces affligés ! Que leur vie soit tranquille , & leur mort heureuse ! Maintenant relevez - moi. (*Ils le remettent sur son siège.*)

Maq. BEVERLEY.

O Ciel ! conserve-le ! étends ton bras puissant , arrache-le du tombeau ! Dieu de miséricorde ! exauce-moi !

BEVERLEY.

Hélas ! cette priere est inutile. Je sens déjà le froid de la mort Ce

pendant le Ciel m'a exaucé Je lui ai demandé un rayon d'espérance , comme un présage du pardon qu'il m'accorderoit , & comme un éclair qui sort du sein de la nuit , ce rayon vient de briller dans mon ame Je ne vivois que dans cette attente , & maintenant je meurs.

Mad. BEVERLEY.

Non pas encore ! . . Arrêtez , je vais mourir avec vous.

BEVERLEY.

Non , je vous ordonne de vivre . . . Il vous reste un gage de notre amour. Quoique je l'aie abandonné moi-même , vous devez vous conserver pour lui Je le recommande à l'amitié de Lewson N'est-ce pas-là Charlotte ? Je vous ai toujours aimée , malgré les sujets de plaintes que je vous ai donnés. Me pardonnez-vous , Charlotte ?

CHARLOTTE.

Vous pardonner ! Ah mon pauvre frere !

BEVERLEY.

(*A Madame Beverley.*) Donnez moi votre main , mon cœur . . . Oui , comme cela . . . Soulevez-moi . . . Non . . .

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 191

il n'en est plus besoin ma vie est
à son terme Que n'ai-je encore
quelques instans pour vous dire com-
bien mon cœur est pénétré de l'état où
je vous laisse . . . Dans ce moment mê-
me, tout mourant que je suis, inquiet
& tremblant pour l'avenir, mes der-
niers soupirs sont pour vous, mes der-
niers regrets sont d'avoir causé vos
peines. O Ciel! soulage-les! Console
sa misère! . . . je me meurs O
Dieu! j'implore ta miséricorde! (*Il
meurt.*)

LEWSON.

Il n'est plus . . . Qu'avez-vous donc,
Madame. (*à Mad. Beverley évanouie.*)
. . . . Ma pauvre Charlotte aussi!

SCENE XV. & dernière.

MAD. BEVERLEY, CHARLOTTE;
LEWSON, JARVIS.

JARVIS.

COMMENT est mon maître, Ma-
dame? j'apporte de quoi le secourir....

192 LE JOUEUR ;
Suis-je donc venu trop tard ? (*en voyant
Beverley mort.*)

CHARLOTTE.

O sœur infortunée ! pourquoi ne peut-elle répandre un torrent de larmes ? ... parlez-lui , Lewson Sa douleur est muette.

LEWSON.

Il faut la retirer de ce lieu funeste... Allez à elle Jarvis. Ramenez-la au logis... Une douleur , telle que la fièvre , se taît On n'éprouve que de légers chagrins , quand on peut se plaindre... qu'un Ange de paix descende du Ciel pour la consoler ! (*Jarvis & Charlotte emmenent Madame Beverley.*) Et toi malheureux Beverley , puisse ton ame , au gré de tes desirs , voler dans le sein du repos ! Si l'on te pardonne ta funeste passion , & ta coupable mort , tu mérites les regrets les plus tendres & les plus sinceres. Leçon terrible pour les hommes qui seroient encore plus foibles que toi ! Qu'ils apprennent par cet exemple , qu'en manquant de prudence , on manque à la vertu.

Tel

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 193

Tel qu'un torrent fongueux, le vice nous
entraîne.

Si dans son premier cours il n'est point arrêté,
Rien ne s'oppose alors à sa rapidité.

La raison est trop foible & la prudence est
vaine.

La nature & l'honneur,

Tout cède à sa fureur.

Déplorables victimes

D'un penchant malheureux,

Nous nous précipitons d'abymes en abymes;

Pour nous perdre à la fin dans des gouffres
affreux.

Fin du cinquieme & dernier Acte.





EPILOGUE

Fait par un Ami de l'Auteur, & prononcé par M.^{elle} PRITCHARD. ()*

MAHOMET dévoua à des supplices éternels, tout Sectateur de sa Loi qui joueroit ; mais pour des Dés & des Cartes qu'il leur ôta, il leur promit dans son Paradis, les filles les plus aimables. S'il exigeoit de vous, Messieurs, la même obéissance, je craindrois qu'il ne fît que bien peu de Prosélytes. Vos cœurs sont tellement attachés à un gain sordide, qu'en vain on fait briller à vos yeux les charmes les plus séducteurs. Si Vénus elle-même venoit se jeter dans vos bras, vous lui préféreriez deux As & la main. Notre malheureux sexe, entraîné par votre exemple, s'abandonne à ce vice, qui outrage la nature. Les filles d'esprit, les jolies femmes en veulent plus à votre argent qu'à votre cœur. O quelles nuits délicieuses passent maintenant nos Petits-Mâîtres & nos Petites-Mâîtresses !

(*) Actrice Angloise.

La violente agitation de leur esprit bannit le sommeil de leurs yeux ; on les voit promenant autour d'une table des regards avides qui appellent le gain & qui dévorent l'enjeu d'un voisin trop riche. Aussi, les Graces & les Ris ont-ils quitté la Grande-Bretagne. L'Amour n'est plus parmi nous qu'un Chevalier d'industrie, & la Fortune est assise sur le Trône de Cythere. Notre sexe, j'en conviens, se livre trop à cette passion ; mais s'il mérite quelques reproches, quelle doit être la confusion du vôtre, qui s'est donné la sagesse en partage ! Quelle honte ! que quatre Reines ridicules, soient les rivales de toutes les beautés de l'Angleterre, que vous ne soupiriez que pour quatre femmes sans graces, sans esprit, sans talens, & qui malgré tout l'orgueil de leur nom, n'ont été que des coquettes, & des femme galantes, ou du moins en ont eu la réputation. Les Cartes ont été inventées d'abord pour amuser l'esprit, mais non pour l'attacher servilement. Mais qu'on passe promptement du bien au mal ! L'instrument de notre plaisir est devenu celui de notre perte. Jeunes Angloises, fuyez donc

les Joueurs , & instruites par l'exemple
qui vient de vous frapper les yeux , re-
fusez leur toujours , votre main & vo-
tre cœur.